MON DERNIER JOUR ET MA SORTIE DE L'ENFER DE BIR HACHEIM

10 -11 juin 1942

Récit de Lucien BOURDERIOUX
QG 50

(1985)

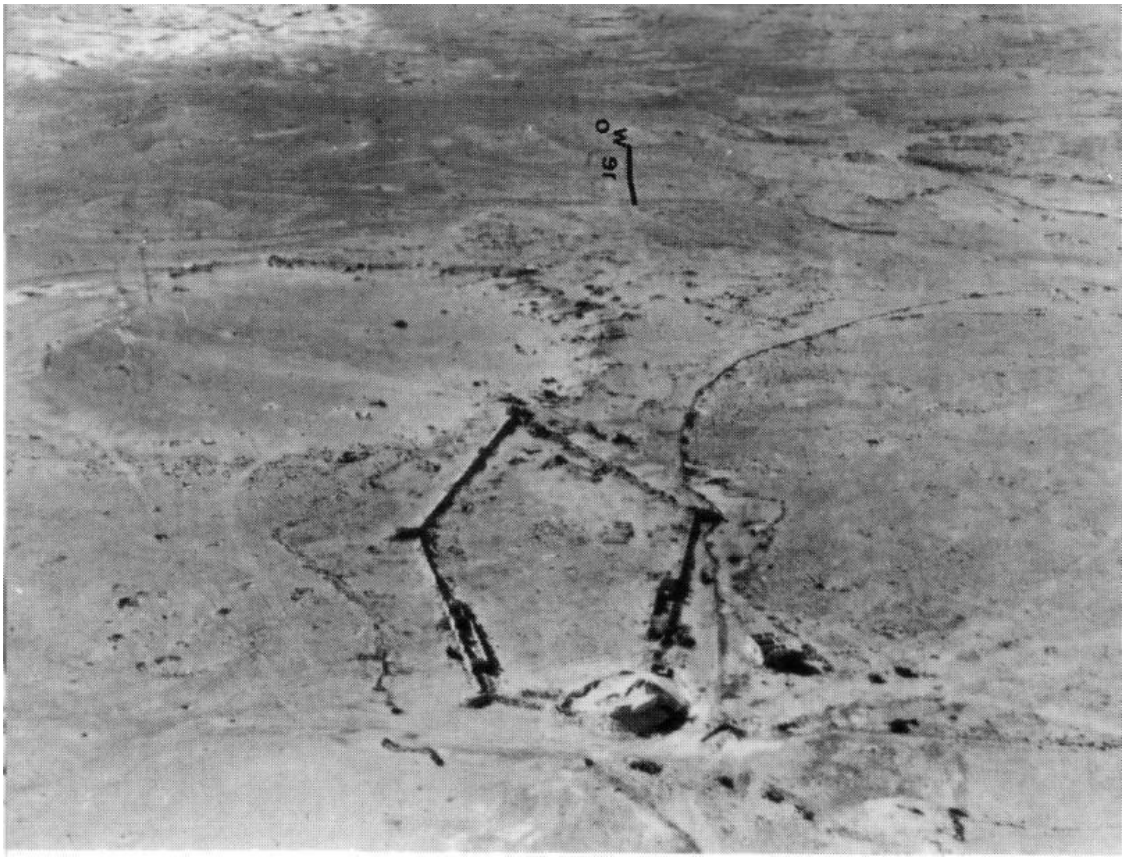
Avant que ma mémoire ne défaille, je vais consigner, dans les pages qui suivent, une petite partie du souvenir de la plus fantastique bataille des FORCES FRANCAISES LIBRES du GENERAL DE GAULLE, à laquelle j'ai participé, pendant le conflit mondial 39 - 45, il y a maintenant 43 ans.

Je dédie ces souvenirs à mes descendants, mon fils, mes petits-fils, en souhaitant, de toute mon âme, qu'ils ne connaissent jamais de telles épreuves. J'aimerais qu'ils sachent toujours agir pour conserver et transmettre intact ce précieux patrimoine de liberté que le sacrifice d'une petite minorité d'hommes a su leur préserver.

Que les souffrances physiques et morales, la peur qui m'a souvent pris aux entrailles ne deviennent jamais un vain Sacrifice !

Voici maintenant le récit de mon dernier jour et ma sortie

de l'enfer de BIR HACHEIM…



Bir Hacheim - vue aérienne de la position

10.6.1942 - **BIR HACHEIM !** Une citerne (BIR en arabe signifie puits) marquée par un semblant de fortin, utilisée en relai par les caravanes SENOUSSI (nomades libyens) sillonnant le désert du SAHARA en temps de paix. Un coin perdu dans Le grand désert de LYBIE, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de TOBROUK.

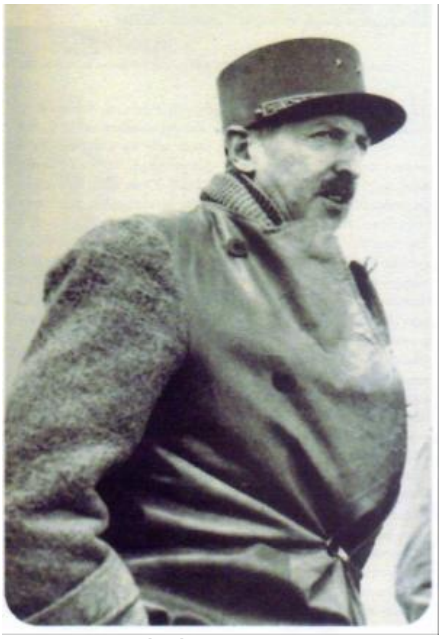
C'est la position retranchée de l'extrême sud du front anglais qui remonte jusqu'à la MEDITERRANEE où la 8e armée britannique essaie de contenir l'AFRIKA-KORPS du Maréchal allemand ROMMEL sur le chemin de l'ÉGYPTE et du Moyen-Orient.

Restes du vieux fortin

12 km2 de sable et de rocailles, presque plats, où se sont organisés et à moitié enterrés les 2500 hommes de l'échelon A de la 1ère BRIGADE FRANCAISE LIBRE depuis février 1942. Effectif renforcé progressivement pour atteindre 3600 à la fin mai.

J'appartiens à cette brigade depuis mon ralliement aux F.F.L. en janvier 1941. J'ai 24 ans. Je suis sergent, agent de liaison au bureau opérationnel de l'Etat-major, secrétaire-chef et, en déplacements, conducteur du véhicule du Chef d'ÉTAT-MAJOR de la Brigade, **le Commandant MASSON**.

La Brigade est sous les ordres du **GÉNÉRAL KOENIG.**



Général Koenig

Depuis 10 jours, nous subissons les assauts répétés, de plus en plus violents, de 3 DIVISIONS (2 allemandes, 1 italienne, 37 000 hommes environ) qui nous encerclent totalement depuis le 2 juin. Pilonnés sans relâche par l'aviation et l'artillerie lourde, subissant tout Le jour une mitraille intense de rockets, de mortiers, de canons légers et d'armes automatiques, je me suis très souvent demandé si je sortirai vivant de cette fournaise.

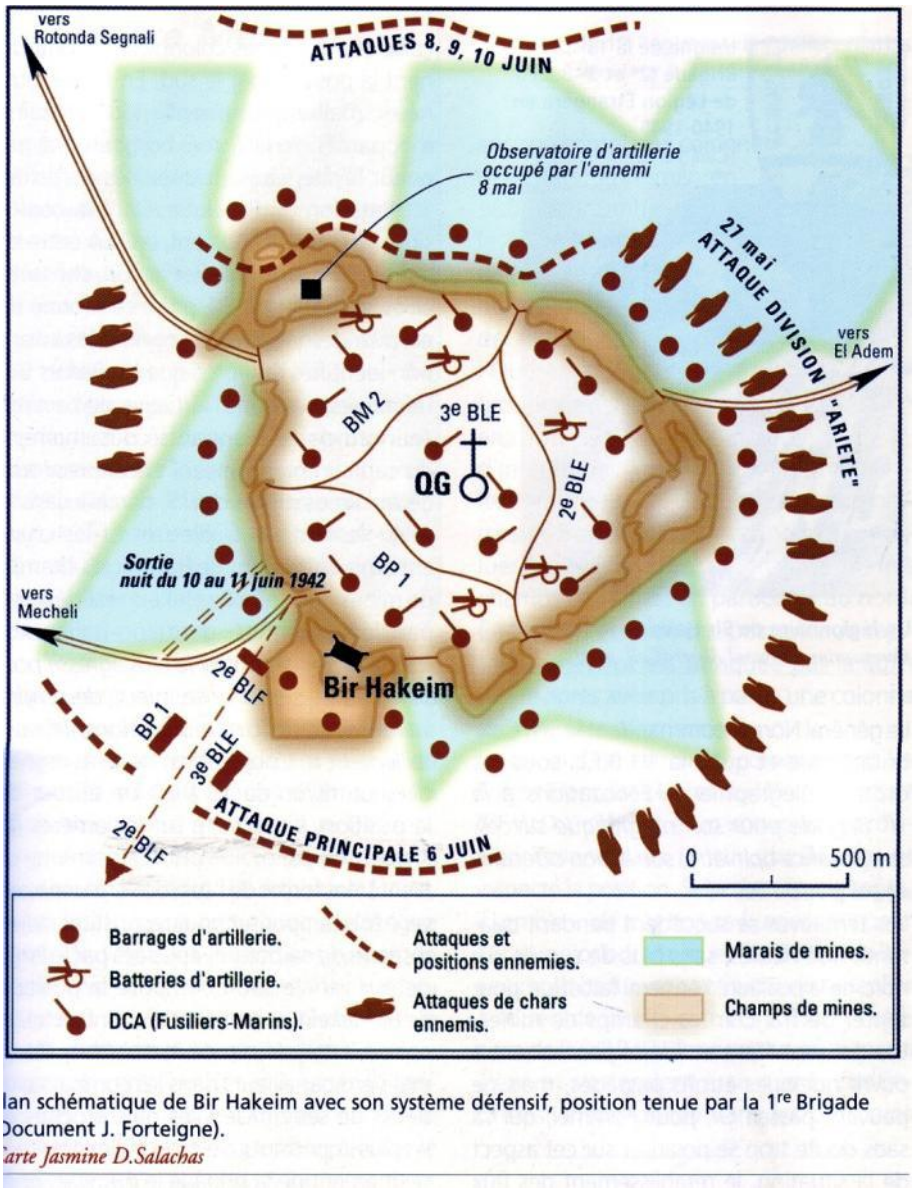
Chaque minute qui passe m'étonne d'être toujours entier. Ce 10 JUIN 1942 devait être le dernier jour de cet horrible cauchemar.

Après une nuit épuisante (comme les 10 précédentes d'ailleurs) passée à dégager du sable et des pierres qui avaient envahi la veille les trous de protection des véhicules encore en état de rouler afin qu'ils soient prêts, le cas échéant, à un départ rapide à remplir des centaines de sacs de sable pour remplacer ceux des parapets des tranchées, des trous individuels, des emplacements de combat d'armes lourdes, etc... que les éclats d'obus, de bombes et les balles avaient crevés et vidés dans la journée à attendre son tour aux points de distribution des ultimes munitions, des derniers quarts d'eau de la réserve à enterrer Les morts, toutes tâches impossibles à accomplir de jour, ce n'est qu'à l'approche de l'aube que j'ai pu, enroulé dans une couverture, recroquevillé dans mon trou, dormir un peu. Assommé de fatigue, je n'ai rien entendu des rafales d'obus et de mitrailleuses qui passaient à intervalles plus ou moins échelonnés.

Il est à peine sept heures je suis réveillé en sursaut par une sentinelle qui me demande de me rendre immédiatement au PC du **GENERAL KOENIG**. Il y a un brouillard très dense qui couvre entièrement la position. Mal réveillé, je me hâte vers le PC je suis transi de froid. La canonnade, plus importante que celle de la nuit, ne s'est pas encore totalement déclenchée, contrairement aux jours clairs où, à cette heure matinale, elle devenait infernale. Nous bénéficions de ce répit grâce à ce providentiel brouillard.

J'arrive sans encombre près du **GENERAL** qui me donne un message à transmettre d'urgence au Bataillon du Pacifique. Il ne peut être touché par radio, leur poste ayant été détruit la veille par une bombe qui avait tué le Chef de Bataillon et son adjoint (*Félix Broche, ndlr)*. Le téléphone, coupé de nuit par les obus, n'était pas encore réparé. Le 2e Bureau avait capté, peu avant l'aube, des conversations sur les radios allemandes, des informations laissant prévoir une attaque importante sur le front du B. P. au lever du jour. Il fallait donc les informer avant Le lever du rideau nuageux qui a retardé les opérations.

Le B. P., à 1,500 km du PC, couvre la partie sud-ouest de la position, celle où se trouve le fortin près de La citerne. Pour accéder au PC du bataillon, il y a un glacis rocailleux en légère déclivité, après le fortin, face aux tranchées allemandes dont les postes avancés sont à moins de 400 m derrière le champ de mines.



lan schématique de Bir Hakeim avec son système défensif, position tenue par la 1re Brigade
Document J. Forteigne).
Carte Jasmine D.Salachas

Source : Les dossiers de la 2e guerre Mondiale n° 6 oct-dec 2006

Me voici en route, protégé par le brouillard. Je n'ai pas trop de difficultés. Je connais ce chemin que j'ai déjà plusieurs fois emprunté, même de nuit. Je remarque toutefois que de nombreux repères ont été détruits ou modifiés par le pilonnage intense de La veille.

Arrivé depuis peu de temps au but de ma mission, le brouillard commence à se dissiper, sous l'effet des rayons du soleil déjà ardents. En quelques minutes se déclenche, prélude à l'attaque, une violente canonnade d'une vigueur peu habituelle. Il me faut rentrer à ma base et remonter, en pleine vue, ce fameux glacis où les seules protections sont les trous d'obus ou de bombes peu profonds dans Le silex. Dès que j'eus attaqué le début de la faible pente, en bondissant d'un trou à l'autre, m'écorchant coudes et genoux dans la pierraille, je suis repéré par une mitrailleuse de la 1ère ligne allemande qui me prend en ligne de mire. Les cailloux volent en éclats sur le bord du trou dans lequel je reste blotti un bon moment.

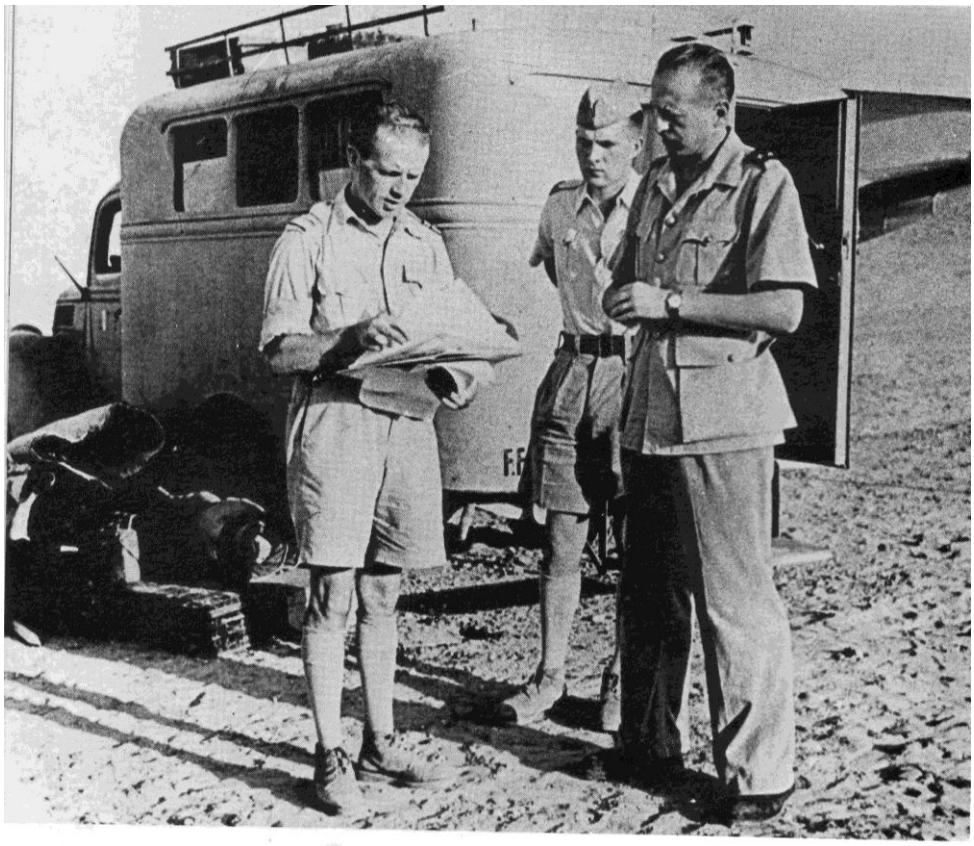
J'attends le passage de plusieurs rafales et, dans la fraction de seconde suivant celle qui m'a paru la plus longue, j'effectue un nouveau bond. Mon refuge est moins profond, mais c'était le plus proche. Aussitôt une mitraille qui me glace le sang se déclenche. A en juger par Les impacts, il doit y avoir deux armes automatiques qui me visent cette fois. Je n'ose plus faire un mouvement, malgré ma position très inconfortable. De plus, j'ai récupéré, dans l'œil droit, de

la poussière de la dernière rafale qui me fait pleurer et me provoque une douleur presque intolérable.
Les camarades des postes avancés que j'ai quittés quelques instants plus tôt ont compris mes difficultés car ils déclenchent un feu d'enfer sur les positions allemandes (j'ai su plus tard qu'il s'agissait de l'infanterie de la 90e Division légère dont les mitrailleuses étaient situées entre 5 et 600 mètres).

J'ai vite compris que mon salut était de profiter de cette couverture. J'effectue encore plusieurs bonds en zig-zag pendant cette provisoire diversion. Je ne suis pas encore arrivé aux tranchées de cheminement, qui partent du fortin en haut du glacis, qu'à nouveau les balles sifflent et percutent autour de moi. J'attends encore quelques minutes. Je profite alors du déclenchement du tir de barrage d'une batterie de 75 située à une centaine de mètres au nord qui arrose copieusement les retranchements allemands avancés. Cette couverture bienvenue me permet de franchir la fin du glacis et de rentrer sans plus de problèmes, si ce ne sont les obus qui fusent maintenant de toutes parts et m'obligent à de spectaculaires plongeons, mais cette fois moins meurtrissant que dans les cailloux du glacis.

Je rejoins l'Etat-major en passant par le poste de secours pour panser mon genou qui saigne beaucoup, mais surtout laver mon œil qui me fait horriblement souffrir. Et me revoici dans mon tour. Il n'est pas loin de 8 h 30.

Sur un réchaud de fortune composé d'un demi-tank à essence rempli de sable imbibé de carburant, dans ma gamelle posée sur une grille en fil barbelé, je fais en vitesse un peu de thé avec ma dernière petite réserve d'eau et grignote quelques biscuits secs. Je n'avais rien dans le ventre depuis la veille 18 h et cela me réconforte. Puis, je vais porter, dans un bidon, un quart de thé au **Commandant MASSON** qui n'a pas fermé l'œil depuis deux nuits et lui rendre compte de l'exécution de ma mission.



Le Commandant Masson à gauche avec le Général Koenig source : Revue Icare n° 100 1982

A présent, le pilonnage d'artillerie est à son point culminant. Nous avons 4 batteries de canons de 75 autour du PC qui tirent elles-mêmes sans relâche. Le bruit infernal des éclatements et des départs est si intense qu'il faut se crier près des oreilles pour s'entendre. Depuis un quart d'heure environ, une batterie de mortiers a pris le PC de la brigade en objectif. Nous occupons pratiquement le centre de La position et, du fait de l'encerclement total, nous récupérons un maximum de projectiles de tous calibres. Le tir plongeant des mortiers a L'air de faire beaucoup de dégâts dans la Cie de Q.G.

Tir d'artillerie à Bir Hakeim

En courant, sautant, rampant, bondissant, j'arrive au trou couvert d'une tente à armature métallique où loge le Commandant. Il est situé à une soixantaine de mètres de mon abri personnel. Le Commandant déguste un quart de thé chaud qui le revigore un peu. Je lui fais le compte-rendu de ma 1ère liaison de la journée. Puis il me dit "MINOU (c'est mon nom de guerre), nous ne pourrons tenir un jour de plus dans notre situation, sinon ce sera le massacre total de La Brigade comme cela l'a été de La Brigade hindoue à 4 km au nord de BIR HACHEIM. La 8e Armée britannique, sur la demande du **Général KOENIG**, doit nous aider à sortir de ce guêpier. il attend des instructions à ce sujet. Étant donné l'état du front anglais, dans La négative, nous sommes foutus !

Mettez très vite, avec **PIGOIS et FAUVART,** les machines en parfait état et soyez prêts à diffuser un ordre général écrit d'instructions pour l'évacuation de vive force de la position, suivant un plan que nous allons mettre au point avec le Général, dès que nous aurons des nouvelles de la 7e Division britannique sous l'autorité de laquelle se trouve la Brigade. J'espère que ce sera pour La nuit prochaine car nous manquerons de munitions et totalement d'eau ! ".

Estafettes de la 101 C devant le PC du Commandant MASSON

La chaleur est devenue étouffante. Notre ration d'eau perçue la nuit est d'un litre pour La journée, c'est dire qu'il n'y en a pas une goutte à gaspiller. Il nous serait effectivement difficile de passer un jour de plus sans risquer La déshydratation. Il doit faire une soixantaine de degrés au soleil. La poussière, l'odeur acre de La poudre dessèchent et brûlent La gorge, les muqueuses du nez et les bronches sont en feu. C'est une sensation très désagréable et difficile à supporter malgré l'entraînement quotidien.

Je pars au trou, où nous avons installé notre bureau, passer les consignes à **PIGOIS et FAUVART,** mes camarades secrétaires. Nous nous mettons à nettoyer et désensabler la machine à écrire et le duplicateur. La machine, démontée, lubrifiée, remontée, est en parfait état. **FAUVART** s'apprêtait à l'emmailloter lorsqu'un obus de gros calibre tombe très près de notre abri. La tôle ondulée, posée sur des arceaux de bâche de camion, couverte de terre, qui forme Le toit précaire de ce refuge, est soulevée comme un fétu de paille. Un océan de sable s'engouffre dans le trou, submergeant notre outil de travail. Il faut tout recommencer ! Dans le bouleversement, la machine, posée sur la table faite d'une planche sur deux bidons vides, est tombée, coincée entre un bidon et la banquette de sacs de sable qui sert de siège.

Un trou à Bir Hakeim

Le local, si l'on peut dire, où nous travaillons, mesure 1,50 m au carré, 1,50 m de profondeur avec un étroit boyau d'accès en L, le tout soutenu par des sacs de sable. Dans un coin du carré, un triangle de 30 cm de côté environ est ouvert pour l'aération et la lumière. Ce triangle est protégé par un morceau de toile de tente tendu à 30 cm de haut sur des piquets. Cette cheminée nous permet, tout juste, de tenir dans ce four qu'est devenu notre "bureau" dès 9 h du matin.

Le souffle nous a roulés les uns sur les autres. Nous sommes tout ruisselants de sueur, couverts de poussière, prêts à suffoquer. Il nous faut reconstruire ce "bureau" souterrain. Travail dangereux, à découvert pour refaire le toit, éreintant à remuer toute cette terre dans un temps record. Aussitôt terminé, la machine est redémontée, renettoyée. Dans le choc de la chute, plusieurs éléments ont été faussés et c'est à présent un travail de bricolage mécanique qu'il nous faut exécuter pour lui redonner vie et efficacité. Le duplicateur, de son côté, a beaucoup souffert. Envahi de poussière impalpable, il faut démonter les rouleaux encreurs, Les laver à l'essence, ce qui nous asphyxie à moitié, nettoyer la mécanique bloquée par le sable et remonter toujours à toute vitesse. Notre équipe est rodée et bien soudée et nous voici prêts à fonctionner.

Il est près de 10 h et je pars au PC du Général rendre compte. A peine sorti du trou "bureau", notre D.C.A. se déchaîne, les batteries de canons antiaériens **BOFORS de 40 m/**m situées aux alentours du PC crachent leurs engins de mort à une cadence affolante. J'entends à présent, dans le vacarme, le vrombissement des moteurs. Je cherche, dans le halo aveuglant du soleil, à jauger l'importance de ce qui arrive. L'aviation allemande savait fort bien se placer soleil arrière pour piquer sur son objectif, afin de n'être repérée que dans les derniers instants. J'aperçois alors une 1ère vague énorme, une quarantaine d'appareils. A ce moment, comme pour un coup de grâce, l'artillerie ennemie redouble ses coups. Je me plaque au sol pour me protéger. Je me retourne sur le dos, pour mieux observer les Stukas qui arrivent, et les vois piquer juste dans ma direction. Je distingue nettement les bombes qui se dégagent des soutes et viennent vers moi dans un sinistre hurlement de sirènes. A peine le temps de me remettre sur le ventre et d'ajuster mon casque sur ma nuque que les premières explosions se produisent à quelques dizaines de mètres. Elles se multiplient avec une cadence effrayante en se rapprochant à une vitesse vertigineuse. Le PC est particulièrement visé, cela ne fait aucun doute.

Dans un rayon de guère plus de 100 m, autour de moi, des geysers de sable et de cailloux sont projetés en l'air. Le bruit est si assourdissant que mes tympans me font mal et je suis obligé de me boucher les oreilles. Le soleil a complètement l fait presque nuit tant le nuage de poussière et de fumée est épais. Les oreilles me font de plus en plus mal, ma gorge est en feu, je respire avec peine et j'ai du mal à avaler ma salive. Les pierres retombent en pluie dense certaines me labourent le dos et les jambes et j'apprécie la protection de mon casque. Le ciel a l'air de s'éclaircir un peu, mais ce n'est que pour un très court instant car la 2e vague est à pied d'œuvre et l'enfer recommence. La terre tremble sous mon ventre.

Je ferme les yeux et attends, tous muscles bandés, l'impact qui me sera peut-être fatal. Les méninges travaillent à 100 à l'heure. Malgré la chaleur, je sens comme un froid dans le dos. Une légère accalmie de quelques secondes et le vacarme reprend plus fort. Cette fois, Le calibre des bombes a augmenté, à en juger par la puissance des éclatements. J'en déduis que les Junkers suivaient les Stukas en 3e vague. Les explosions, autour de moi, redoublent de violence. Soudain, je me sens soulevé comme une plume et projeté en l'air dans un déluge de terre et de feu. Je me retrouve sur le dos, à plus de 2 mètres, abasourdi, dans un état second où on ne sait plus si l'on vit, si l'on rêve ou si l'on est déjà en enfer.

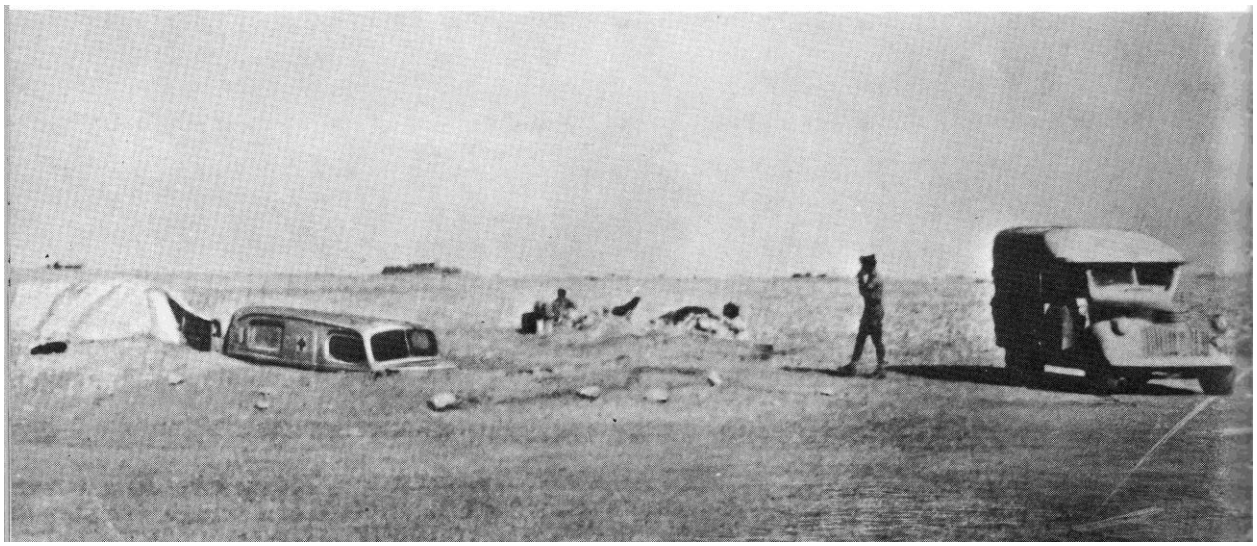
Je reprends doucement mes esprits, me palpe et, malgré le sang de mes nombreuses égratignures, constate que je suis entier, soulagé d'être toujours en vie.

Source : Les dossiers de la 2e guerre Mondiale n° 6 oct-dec 2006

Cet enfer a duré une bonne quinzaine de minutes qui m'ont paru une éternité. Le soleil se dégage lentement, les obus continuent de tomber dru. Je me relève et, d'un rapide coup d'œil, me rends compte qu'il y a beaucoup de dégâts dans la Compagnie de Q. G. Le camion popote flambe. Un camion des transmissions a été éjecté de son trou de protection, les quatre roues en l'air, et flambe également. Je vois des soldats courir dans tous les sens. Certains se rassemblent auprès de corps allongés. Des brancardiers accourent déjà pour les secourir et dégager ceux que leur chance a abandonnés. Je me remets assez vite de mes émotions. L'aspect du terrain est complètement transformé et il me faut quelques secondes pour me repérer. Un regard rapide du côté de l'abri que je venais de quitter, où se trouvaient mes copains, et je constate avec joie qu'ils ont eux aussi échappé à la mort cette fois encore.

Je repars rasséréné vers le PC du Chef d'État-Major tout en exécutant plusieurs plongeons forcés dans les trous de bombes. A quelques mètres, j'aperçois la carcasse métallique soutenant la tente qui protège l'abri du Commandant, toute tordue, pointant vers le ciel quelques longerons dénudés. En m'approchant, je vois le parapet de sacs de sable effondré et un immense cratère dans lequel, pêle-mêle, je reconnais ses objets familiers. J'appréhende de le retrouver dans les décombres. Après une rapide inspection, je constate qu'il n'est pas là, ou alors volatilisé, car l'impact était juste sur Le trou. Je fonce au PC du Général où j'arrive le souffle court, couvert de poussière.

Le PC du Général est un trou de 3 m sur 2,50 m, avec des parois en sacs de sable, recouvert d'une carcasse de camion-benne retournée, camouflée par une épaisseur de terre et un filet. L'accès se fait par un étroit boyau muré par des sacs. Une fenêtre étroite a été découpée dans la tôle du bout de la benne pour l'aération et la clarté.



Le PC du général Koenig - Source : Bir Hakeim. Erwan BERGOT Presses de la Cité.309 p.ill

Aussitôt entré, j'aperçois d'abord dans la pénombre le **Commandant MASSON.** C'est pour moi un grand soulagement de le voir vivant. Puis, derrière une petite table, le Général qui éclate de rire, suivi bientôt du Commandant, en me voyant déboucher comme un bolide, Le casque de travers, la chemise déchirée, zébrée de sang, poudré comme un clown mais de poudre ocre d'où ne se distinguaient dans mon visage que mes yeux noirs et ma bouche restée ouverte pour mieux respirer car mes narines sont obstruées par la poussière coagulée. Le radio à son poste, dans un coin, est lui-même gagné par le fou rire.

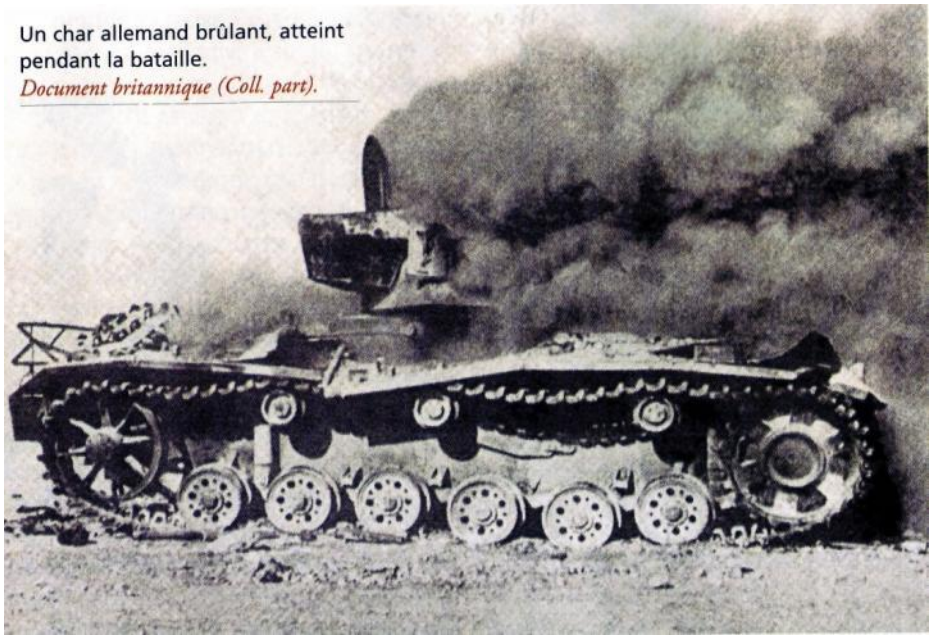
Le Général plaisante "alors mon gros lapin, ça chauffe aujourd'hui. Ne t'en fais pas, on a la baratta. Ce soir, on joue la fille de l'air". Puis, amicalement, me tape sur l'épaule, soulevant un nuage rougeâtre qui le fait tousser et rire à nouveau.

Il est près de 10 h 30. Je rends compte de notre préparation et informe le Commandant que j'ai vu son abri dévasté sur mon passage, qu'un instant j'ai eu une appréhension pour lui. Il rit et plaisante aussi sur sa chance. Pendant ce temps, le radio tend un message au Général. Cette communication arrive du poste d'observation de l'artillerie. Le Général, redevenu grave, m'explique que la bataille fait rage sur le front du BM2, sur le nord-ouest de la position. Une attaque de chars et d'infanterie se déroule depuis un bon moment et toutes les communications sont coupées avec ce bataillon de tirailleurs noirs. Quelques avant-postes ont été débordés. Des mesures ont été prises et il me demande de porter immédiatement un message au Commandant de cette unité, afin de l'informer des dispositions envisagées pour renforcer sa zone de combat.

Et me voici reparti mi-courant, mi-bondissant, mi-plongeant en zig-zag vers le nord. Plus j'approche de mon but, plus ma progression devient difficile et périlleuse. J'atteins les premières positions du bataillon, me fais indiquer l'emplacement du PC. Les tirailleurs m'indiquent l'endroit et me conseillent de ne pas m'y rendre maintenant, il y a trop de dangers. Devant mon insistance à poursuivre ma mission, ils me donnent quelques tuyaux pour utiliser certains cheminements en rampant, sans trop me faire remarquer des premières lignes allemandes d'où ont surgi les différentes charges à 200 m à peine.

La mitraille fait rage, les obus éclatent de toutes parts. A 100 mètres environ, La carcasse d'un char déchenillé, au long canon paraissant encore menaçant, est en train de brûler.

Le corps d'un servant accroché à la tourelle, la tête pendante, se consume, tandis que les autres sont éparpillés au sol, morts vraisemblablement.


Un char allemand brûlant, atteint pendant la bataille.
Document britannique (Coll. part).

Les obus martèlent les positions du BM2 avec une violence inouïe. Les balles miaulent avec rage autour de moi. Cela devient terrifiant ! Je continue péniblement ma progression.
Je dépasse encore deux points d'appui d'où les mitrailleuses crachent la mort à jet continu sur les allemands. Encore quelques bonds et, sans trop m'être rendu compte de La distance, les nerfs et les muscles tendus, obsédé par l'instinct de conservation, la respiration haletante et douloureuse, me voici au PC du Commandant.

P. C. de combat du B. M. 2 à BIR-ACHEM.

39

Il parait soulagé d'avoir enfin un contact, étonné que j'aie pu réussir à l'atteindre. Il prend connaissance du message que je lui l rédige un rapide compte-rendu de la situation peu brillante de son unité, souligne qu'elle peut être, à tout moment, submergée par les attaques de plus en plus violentes qu'il a réussi à contenir jusqu'à présent. De nombreux cadavres de fantassins allemands sont accrochés dans les barbelés à une cinquantaine de mètres en avant. Le moral des hommes dans cet enfer a l'air satisfaisant en raison du faible résultat des assauts ennemis, mais pour combien de temps encore ? De plus, les munitions s'épuisent très vite et Le ravitaillement devient précaire.

Le lieutenant-colonel de Roux, commandant la Demi-Brigade coloniale. Marsouin avant tout *(CMIDOM)*

Je repars pour le Q. G. A plusieurs reprises, j'échappe de justesse aux obus qui gênent considérablement ma progression. L'intensité du tir a augmenté ; c'est probablement l'indice d'une nouvelle attaque proche. Je profite des nuages de poussière et de fumée pour courir presque debout. Mais, quand j'entends crépiter la mitraille près de mes oreilles, je replonge vite dans le trou d'obus ou de bombe providentiel qui me sauvera. J'ai l'impression que mes tripes font des noeuds.
Ma respiration en soufflet de forge me dessèche la gorge, il me semble que ma poitrine est sur le point d'éclater, j'ai mal partout.

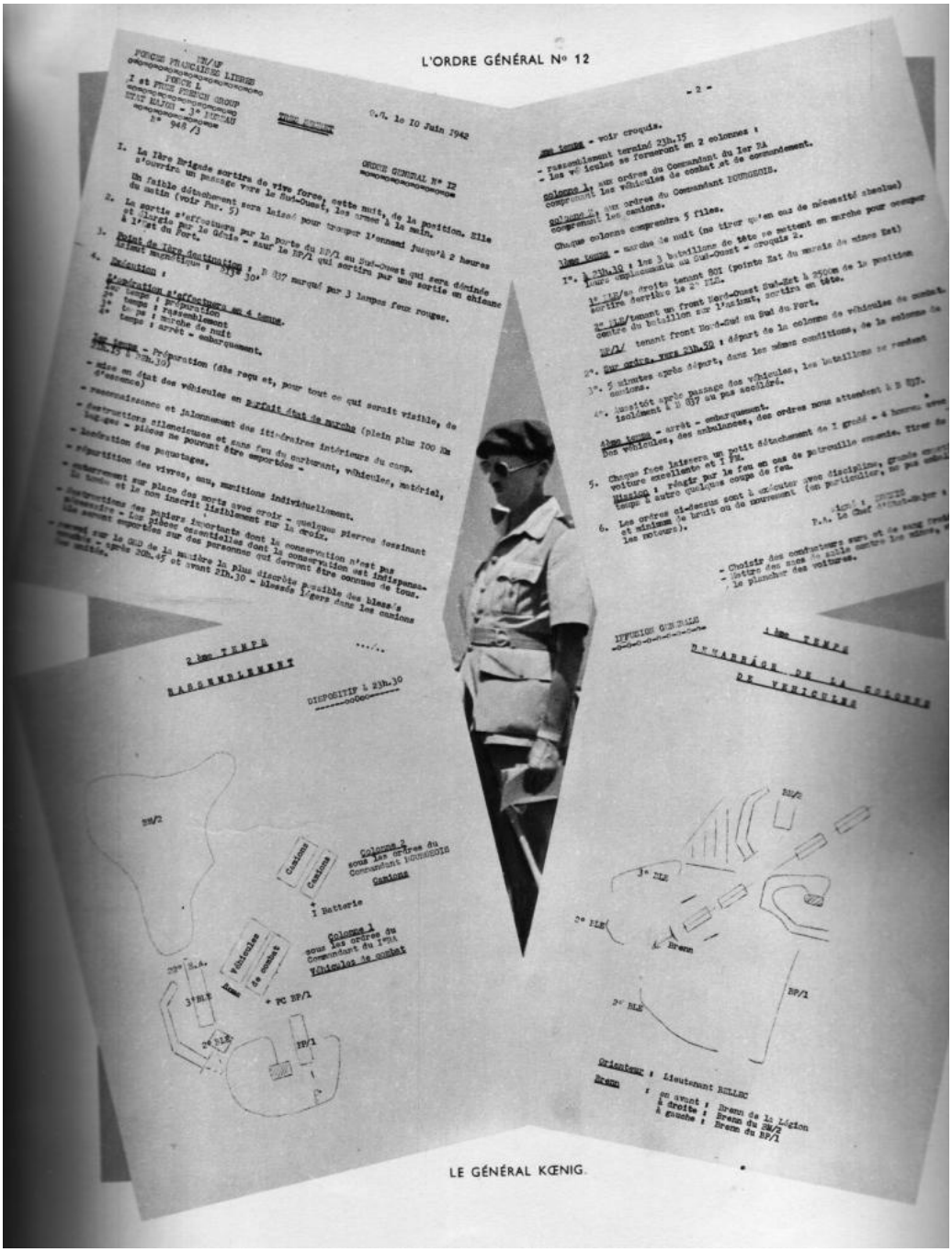
Un court instant de répit, dans un trou plus confortable, me permet de me reprendre un peu. Je décroche mon bidon et bois lentement quelques gorgées d'eau chaude. Très vite, je me sens beaucoup mieux. Je fais un petit inventaire de mes membres à part quelques égratignures nouvelles, ils sont toujours en bon état. Ce constat fait, je repars d'un bond en essayant d'allonger mes temps de course. J'ai la chance jusqu'alors je m'en tire très bien car, sur ce parcours, les jours précédents, 2 agents des transmissions ont trouvé la mort.

J'ai foi en mon destin, en dépit des dangers. Je suis convaincu que j'arriverai à rentrer en FRANCE. Cet état d'esprit me permet de garder mon sang froid, surmonter la peur, ce qui est un atout énorme pour sauvegarder sa peau !

Me voici de retour à ma base. Je rends compte de ma mission au Général et lui remets le rapport du **Commandant DE ROUX**. Le Général me fait signe d'attendre et me reposer. Après une dernière mise au point avec Le **Commandant MASSON**, de l'ordre général écrit, il donne des instructions pour activer la mise en place des renforts au BM2 et dépêche un autre agent de liaison au PC de la Légion. Quelques minutes après, il me remet le papier manuscrit que nous avons à préparer et diffuser, pour l'évacuation de vive force dans la nuit prochaine de toute la position.

La 7e division britannique avait enfin donné son accord pour nous aider dans cette folle entreprise !

Il est environ midi. Je rejoins très vite notre trou "bureau" où **FAUVART et PIGOIS** attendent et sont prêts à entrer en action. Il n'y a pas eu d'autres dégâts dans te trou, c'est une chance ! Déjà **FAUVART** s'affaire pour taper le 1er stencil. La chaleur est insupportable ! La sueur ruisselle de tous les mentons. Torses nus, la poussière nous a déguisés en peaux-rouges. De petites croûtes de boue ocre aux commissures des lèvres et dans le coin des yeux achèvent la ressemblance. Il ne manque que les plumes !...



La sortie : Ordre général n° 12 du Général Koenig.
Source : Les Compagnons de la grandeur

La chaleur est proche de son point culminant et très difficile à supporter. J'ouvre ma boîte de corned-beef qui ruissèle d'huile, épluche le dernier oignon, source de vitamines, de ma réserve personnelle, l'émince dans ma gamelle pour le mélanger à la viande. J'avais à peine terminé ce travail que la batterie de canons BOFORS anti-aériens des Fusiliers-Marins, toute proche, crache de tous ses tubes sur des Stukas sortis de je ne sais où, sans crier gare ! et qui nous plongent droit dessus. Ils mitraillent en piquant, les balles sifflent autour de nous. Les bombes arrivent presque en même temps et le ciel s'obscurcit aussitôt. La terre tremble, le sable et Les cailloux retombent de toutes parts. Deux vagues d'une soixantaine d'avions chacune passent ainsi au-dessus de nous. L'air est devenu pratiquement irrespirable. Je suis terré dans Le fond de mon abri, en attendant impatiemment, tendu, que l'orage passe. Le calme, tout relatif, revient après ce déluge. Hélas, mon repas est bien compromis ! Je constate les dégâts. Ma gamelle est entièrement remplie de terre. Adieu corned-beef à l'oignon ! Je me rabats sur ma dernière boîte de "beans" (haricots secs sucrés à la tomate) que j'ai en horreur. Ils sont chauds au soleil et, en quelques cuillerées, je me hâte de vider le contenu de ma boîte pour être sûr d'avoir quelque chose de solide dans l'estomac.

Cet effort m'a donné soif. Je prends mon bidon laissé sur le bord du parapet. Calamité ! il est vide. Une balle l'a traversé et je n'ai plus une goutte d'eau à boire. Ma ration de la journée s'est répandue dans Le sable, perdue irrémédiablement. Pour moi c'est un désastre !
PIGOIS me passe son bidon pour me dépanner. Je bois quelques gorgées, mais il ne reste plus grand chose et j'ai scrupule à lui laisser de quoi subsister, lui-aussi. Saoulé de soleil, je rêve à un grand demi de bière bien fraîche dont j'entends le glou-glou sympathique dans mon gosier. C'est vraiment un rêve ! Ma langue est pâteuse et ma gorge me brûle sans rémission.
La température doit environner les 65°.

Source : La France renaissante. François Broche. Italiques éditions

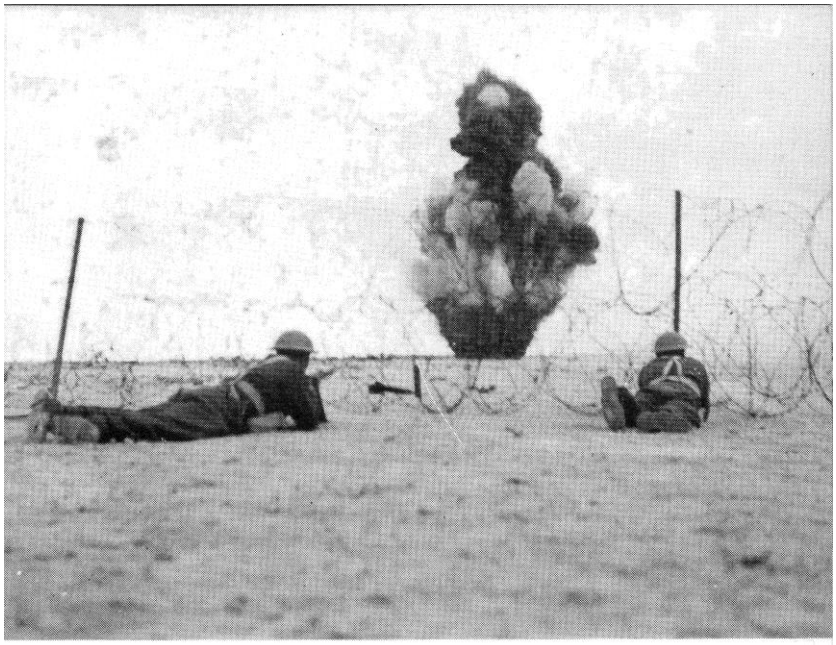
Le Général me fait appeler. Une petite rectification manuelle est à faire sur les ordres d'évacuation. Je dois, après ce travail, les acheminer au PC des Transmissions, pour qu'ils soient distribués à chaque Commandant d'unité avant 16 h.

Au PC des Transmissions, j'apprends par mon camarade **MURACCIOLE** que, lors de la dernière attaque sur le nord, peu après mon passage au BM2, deux chars allemands avaient réussi à pénétrer dans La position, causant de fortes pertes avant d'être exterminés à leur tour. Heureusement que l'Infanterie suiveuse a pu être stoppée par le sacrifice des postes avancés. Presque tous ceux qui occupaient ces défenses sont morts sur place. Les quelques rescapés, récupérés par la 2e ligne, étaient épuisés, à bout de force, la plupart blessés, très mal en point. L'alerte a été donnée pour parer, par tous les moyens de feu, à une nouvelle offensive.

Je rentre du PC des transmissions. Il est près de 15 h. Dans le vacarme toujours infernal des obus, j'entends le klaxon d'alerte aux avions de la batterie de canons de 75 près de laquelle je passais. Mes yeux se portent aussitôt vers le ciel. J'entrevois, à bonne hauteur encore, dans le halo du soleil, trois vagues distinctes d'une cinquantaine de Stukas chacune, avec un essaim de chasseurs MESSERSCHMITT qui les accompagnent.

Quelques minutes plus tard, le déluge de feu s'abat à nouveau sur nous. Le Q. G. est encore visé. C'est le 3e bombardement de la journée.

Je suis rapidement entouré de points d'impacts de bombes de gros calibre, 500 kg sans doute. Dans le trou où je me recroqueville, je suis à moitié recouvert de terre. Le ciel est devenu noir. J'ai l'impression de respirer du feu, le sable a envahi mes paupières, mes yeux pleurent et me font atrocement souffrir. Entre chaque vague, pendant la courte éclaircie qui se produit, les MESSERSCHMITT (les "guêpes", comme nous les appelions) virevoltent et mitraillent tout ce qui bouge. Puis, la terre se remet à trembler. On dirait qu'elle va s'ouvrir en deux, l'angoisse me tenaille. Cette apocalypse a duré près de vingt minutes qui m'ont semblé être des heures.



Il est près de 15 h 30. Le rythme plus lent, mais toujours aussi dense, de la canonnade continue inlassablement son tintamarre. L'habitude fait qu'il est moins impressionnant, car on finit par localiser l'éclatement avant qu'il ne se produise et Le réflexe de protection joue instinctivement. Pour Les bombes, il n'en est pas de même. On ne sait jamais prévoir celle qui vous est destinée. La peur prend alors le dessus, Les nerfs sont à rude épreuve et sapent la résistance et Le sang-froid. Une fois ressaisi, je me hâte vers le véhicule du Chef d'État-Major que je dois conduire cette nuit pendant l'évacuation.

Je commence à déblayer le sable et Les cailloux qui enserrent l'avant de l'auto dans son trou de protection. C'est une HUMBERT anglaise, assez haute sur roues. Elle est enfouie à mi-hauteur des portes. Le travail est harassant pour arriver à dégager entièrement les deux pneus avant. Le pare-brise est cassé à moitié. Le haillon arrière est déchiqueté par les éclats et fonctionne très mal. Il n'y a plus que deux vitres intactes sur six sur la voiture. Le capot est troué, mais le moteur n'a pas été touché. Le terrassement terminé, j'essaie de mettre Le moteur en route deux, trois hoquets et La batterie, qui n'était déjà pas en bon état, est à plat. Nouvelle complication ! Je la démonte pour aller l'échanger au camion atelier de La Compagnie de Q. G. J'ai de la chance, une batterie est disponible. Je repars, non sans anicroches, car depuis un quart d'heure, nous sommes harcelés par des mortiers situés probablement au sud de la position. Le poids de La batterie entrave beaucoup ma course et gêne mes plongeons. Je réussis à l'amener intacte, mais je suis épuisé.

Pas une goutte d'eau pour me réconforter. Ma langue est pâteuse et je souffre beaucoup de la soif ; la sensation est très désagréable. Mon accus remonté, le moteur daigne enfin ronronner. Je vérifie mon niveau d'huile et le recomplète. Quant à l'eau, il en manque à première vue environ deux litres. Dans un petit jerricane, j'ai une réserve d'eau imbuvable, parce que stockée dans un ancien bidon à essence, elle en a pris l'odeur et le goût. Je vide cette eau dans le radiateur mais, avant de terminer, je ne puis m'empêcher de lamper quelques gorgées de cet infâme breuvage. Il me manque un bon demi-litre pour finir mon plein. Tant pis, cela ira comme ça ! Je ne tarde pas à avoir de pénibles renvois d'essence, quelle horreur ! Malgré ce désagrément, je me sens mieux car un peu réhydraté.

Il est maintenant plus de 17 H. Le PC des transmissions fait savoir au 3e Bureau qu'il n'a pu réussir à faire la liaison entre le BM2 au nord, où la bataille est toujours intense. Deux agents de liaison ont été grièvement blessés successivement sans avoir pu atteindre le PC du bataillon, aucun autre n'est disponible.
Le **Capitaine MALLET**, responsable du 3e Bureau, mon chef direct, me demande d'effectuer cette liaison que je connais bien. Et me revoilà en route ! Plus j'avance, plus je constate le bouleversement du sol. Je ne reconnais plus rien du cheminement déjà emprunté. Il me faut improviser et pour cela, avec calme, observer minutieusement Les points de départ des armes automatiques Les plus à craindre et m'imprégner de leur rythme. Je n'en mène pas large mais, confiant dans ma "baraka", je ne pense pas un seul instant que ma dernière heure va arriver. J'ai toutefois de grands frissons quand le danger passe un peu trop près. Seul gros ennui, en plongeant dans un trou, je suis tombé sur une crosse cassée fichée en terre et un morceau de bois est entré dans ma hanche gauche. Mon short est déchiré. Je retire l'esquille de bois cassée qui n'est heureusement pas rentrée très profondément. Je saigne tout de même très abondamment. Je n'ai rien pour éponger mon sang qui coule le long de ma jambe jusqu'à ma guêtre. Je me repose quelques instants. Le sang s'arrête de couler et je repars. J'arrive enfin près du Commandant et lui remets les instructions. Son visage s'éclaire à la lecture. Il semble soulagé. Enfin un espoir de peut-être rester en vie ! Cette fois, il plaisante "ce n'est pas encore cette fois que ces salopards auront notre peau, j'aimerais voir leurs gueules quand, demain, ils ne trouveront plus personne".

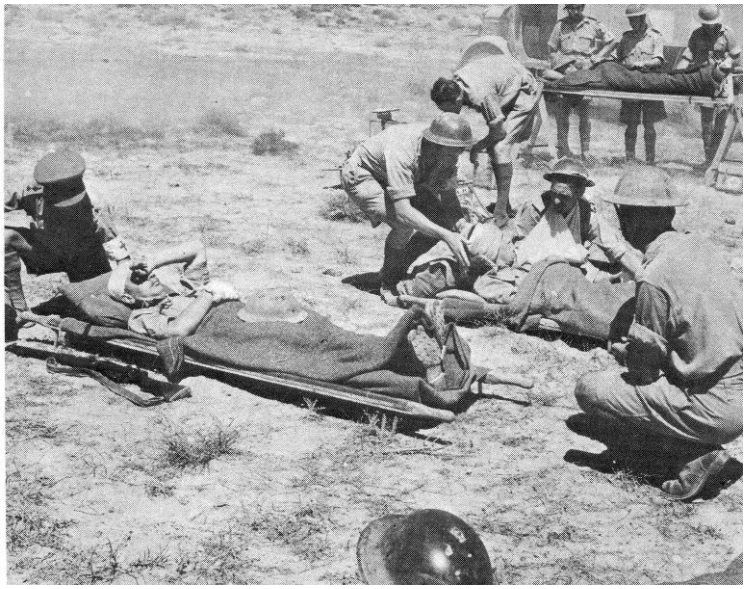
Source: in memoriam. Pèlerinage national Bir Hakeim1955

Mon sang s'étant remis à couler, il appelle un tirailleur infirmier pour me faire un pansement sommaire. Le noir "bambara" souriant à pleines dents blanches me dit "ça y est sergent, toi y être tout neuf". Je le remercie et lui souhaite bonne chance. Il rit à nouveau et, me montrant son fétiche accroché à son cou, me répond "moi y en a bon grigri".

Après cinq minutes d'observation minutieuse, me voici reparti. Je vois des dizaines de cadavres allemands empêtrés, accumulés dans les barbelés depuis le matin devant la position, puis ceux des noirs des postes avancés qui ont payé de leur vie La résistance acharnée qu'ils ont opposée. Il y a, à présent, trois carcasses de chars dont une à vingt mètres à peine de l'endroit où je me trouve. C'est une véritable vision de cauchemar qu'offre le champ de bataille. La mitraille est à son paroxysme. Les hommes, que j'aperçois dans chaque point d'appui que je remonte, sont tendus, crispés, paraissant exténués, mais déterminés à leur poste, répondant avec vigueur et précision au matraquage qu'ils subissent sans répit. Ils réclament des munitions qui commencent à faire défaut. Tous sentent qu'il n'est plus possible de tenir longtemps dans de telles conditions. Mais chacun garde son moral.

Visage d'un combattant africain incrusté de sable - Revue Icare n° 101 1982

J'arrive enfin dans une zone moins dangereuse, hors des tirs directs de l'infanterie allemande. Je fais une petite pose pour me ressaisir, dans un gros trou de bombe. Je suis un peu détendu, mais ma soif me reprend obsédante et douloureuse. Ma hanche me fait mal et je décide de faire un crochet par le groupe sanitaire pour me faire désinfecter. Une vingtaine de blessés sont Là, à attendre leur tour pour être secourus. Beaucoup allongés sur des brancards sont grièvement touchés. Ils attendent la disponibilité des chirurgiens qui ne chôment pas. Aucune plainte ne s'élève de ces moribonds qui patientent sous un soleil meurtrier pour eux.



Les obus tombent çà et là alentour, en épargnant comme par miracle ce coin de souffrance, de désarroi, de misère physique et morale dont le spectacle est difficilement supportable.

Je me suis dirigé vers le secteur des blessés légers, dans une ambulance enterrée à mi-hauteur. Tout à côté, il y a un immense cratère et l'infirmier m'explique que c'est l'emplacement de la tente où, la veille, 22 grands blessés ont été déchiquetés par plusieurs énormes bombes tombées simultanément. Il n'est plus rien resté de ces pauvres gars, malgré l'énorme croix rouge fixée sur la bâche qui les maintenait à l'abri du soleil.

La « cathédrale » après le bombardement
Source : La France Renaissante, François Broche. Editions Italiques

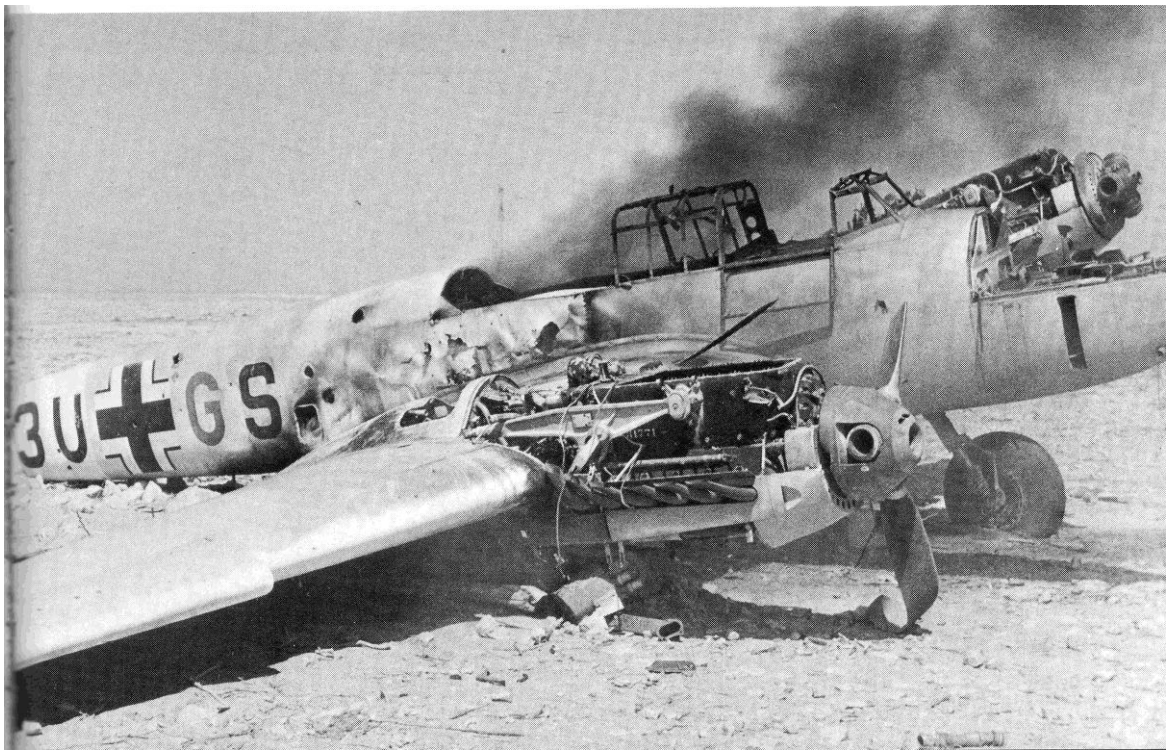
L'infirmier retire une autre esquille de bois restée dans ma chair je suis pansé et repars pour le Q. G. Je n'ai pas fait 150 m que voici signalée une nouvelle arrivée de bombardiers. Les BOFORS se mettent tous à cracher et le son rauque et rapide de Leur tir domine le vacarme général. Je ne vois pas encore les avions, malgré mes efforts à scruter le ciel, quand soudain, face au soleil, à une centaine de mètres devant moi, les premières bombes percutent. Cette fois, je vois la 1ère vague qui remonte après son piqué. C'est l'ouest de la position qui semble Le plus visé. La fumée et le sable s'élèvent à plusieurs dizaines de mètres et bientôt obscurcissent les rayons du soleil jusqu'à moi.

La deuxième vague lâche son chargement un peu plus loin. Je vois surtout les STUKAS quand ils remontent. Ces deux vagues en comptaient une bonne quarantaine chacune. Deux appareils touchés explosent en vol, deux autres s'écrasent en flammes vers l'est. Il n'y a pas de "guêpes" qui les accompagnent cette fois. La 3e vague passe identique. Je me suis arrêté, pendant ce carrousel, pour ne pas me trouver dans la fournaise. Je reste fébrile en pensant au quart d'heure épouvantable que viennent de vivre ceux qui se trouvaient sous l'avalanche. J'arrive à présent au Q. G.

Il est près de 18 H 30. Cette journée me paraît interminable. Je suis toujours tenaillé par la soif et rien pour l'étancher.

Après avoir rendu compte de ma mission à mon Capitaine, je retourne à mon véhicule. J'essaie, sans beaucoup de succès, de redresser le montant droit du haillon arrière pour le faire fonctionner, car l'heure du chargement va approcher. A grands coups de marteau, j'arrive à le dégager suffisamment pour pouvoir l'ouvrir. Je vérifie Les pneus et complète Leur pression à la pompe à pied. A nouveau, je redéblaie La terre accumulée depuis mes derniers travaux. Les obus sont tombés drus dans le secteur. Je rejoins le camion bureau où **PIGOIS et FAUVART**, aidés par **SAMY**, un soldat cambodgien de La Cie de Q. G., s'affairent à déblayer le trou de protection complètement comblé par les projections et les éboulis. Je leur donne un coup de main dont ils ont bien besoin. Déplacer des mètres cubes de terre et de cailloux avec nos petites pelles-bêches de bivouac est une besogne ardue, souvent interrompue par Les impacts proches des gros calibres. Nous sommes si occupés que nous n'entendons pas l'alerte aux avions. Seul le miaulement des BOFORS nous prévient du danger qui s'approche. C'est le cinquième assaut d'aviation que va subir la position dans cette journée !

Chacun cherche vite l'abri favorable le plus proche. Nous n'avons guère à attendre que déjà les premiers projectiles arrivent au sol. Je vois nettement les oiseaux de mort piquer en formation double chevron, toutes sirènes hurlantes. Dans cette première bordée, j'en compte trente. Cette fois, les "guêpes" sont de la partie et leur ronde infernale commence. Il n'y a pas intérêt à se déplacer en de tels moments. Les éclatements se produisent à une cinquantaine de mètres sur notre gauche.
La deuxième vague arrive ; avant Le piqué en "V" impeccable, j'en compte quarante. Ceux-là ont l'air de nous foncer droit dessus. Je courbe l'échine dans mon trou. C'est en effet pour nous et bientôt nous nous trouvons dans le noir. Mes tympans sont douloureux, il me semble qu'ils vont éclater. La terre vibre et une pluie de projectiles nous arrose. De gros éclats fusent avec un bruit de locomotive au passage. Nous sommes entourés de gerbes de feu dans cette nuit presque totale. L'angoisse me tord les tripes, j'en ai la nausée. La troisième vague passe mais je ne l'ai pas vu arriver. Les impacts sont plus sur notre droite. Je scrute le ciel et j'aperçois un avion en difficulté qui plonge à notre verticale entraînant un énorme sillage de fumée. Il s'écrase dans une gerbe de feu à moins de cent mètres, projetant des flammes jusqu'à nous. Soudain, un 2e STUKA touché explose en vol. Un panache de feu et de fumée descend vers la terre tandis que des centaines de débris s'éparpillent dans un rayon de 200 m. L'empennage vient s'écraser à 3 m de mon trou.



Je n'ai plus un poil de sec et suis incapable de faire un mouvement. Cet orage de fer et de feu passé, nous ressortons de nos trous. Je suis soulagé de voir **PIGOIS et FAUVART** indemnes. **SAMY** n'a pas eu la même chance. Nous nous précipitons à son abri. Il a le cou à moitié sectionné par un énorme éclat qui est encore planté dans sa cuisse gauche. Il est inondé de sang ; Il est mort ! Il avait une peur maladive des avions et paniquait à chaque raid. Son petit livre religieux est resté dans sa main droite crispée.

Bombardement aérien sur Bir-Hakeim (photo aspirant J.-P. Bénard).

Il est près de 19 h 15. Nous finissons de dégager le camion-bureau. **PIGOIS** s'occupe du moteur, tandis que **FAUVART** remet de l'ordre à l'intérieur pour y réintégrer le matériel descendu dans le trou. Vers 20 h 30, petite pause pour grignoter quelques biscuits secs vitaminés mais sans eau. J'ai vite terminé ce frugal repas qui me laisse une désagréable impression d'étouffement. J'ai un mal inouï à avaler les dernières bouchées. Chacun, suivant les ordres reçus, va ensuite faire le tri de ses affaires personnelles, pour éliminer tout ce qui n'a pas un caractère indispensable. Tout le monde doit être allégé au m

aximum. Ce que nous allons abandonner, nous le regroupons dans le trou bureau. Nous en disposons deux tas que nous piégeons avec des grenades. Ce sont les principes de la guerre où toute humanité disparaît, même chez les êtres les meilleurs. Les jerricanes vides, Les caisses que nous laissons sont piégés également. Nous ne pouvons rien brûler de peur que les fumées mettent la puce à l'oreille de nos adversaires sur la préparation de notre sortie de vive force. Le crépuscule arrive lentement. La canonnade a déjà sensiblement diminué d'intensité, ainsi que celle des rafales d'armes automatiques. Les préparatifs du départ touchent à leur fin. Tous les documents d'état-major susceptibles de pouvoir renseigner l'ennemi sont minutieusement déchiquetés.

Le soleil, maintenant, est sur le point de disparaître à l'horizon. Dans très peu de temps il fera nuit car elle arrive brutalement sous les tropiques. Les conducteurs commencent à chauffer les moteurs pour sortir avec plus de facilité de leurs trous. Cette dernière tâche accomplie, la nuit est arrivée. Les tirs sont, à présent, presque arrêtés, au grand soulagement des oreilles.

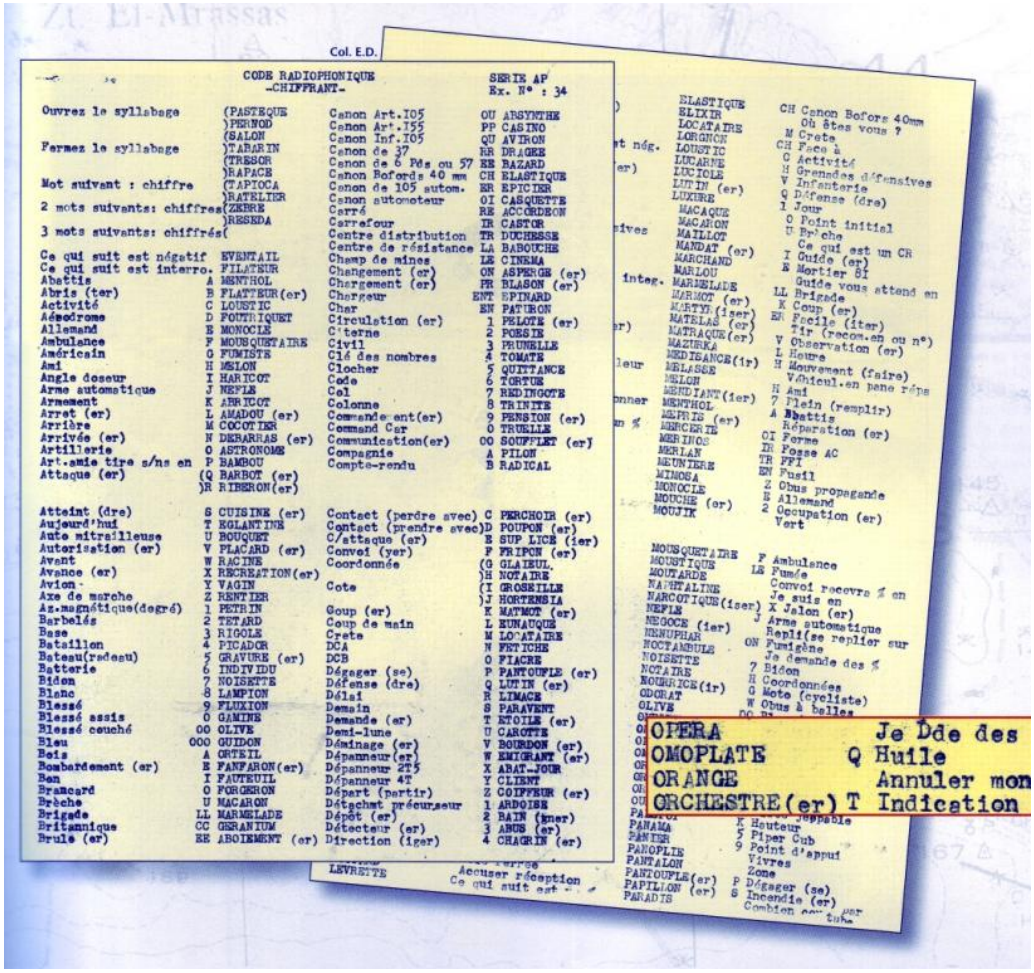
Dans un trou individuel. La légion étrangère 1939 1945 - Pierre Dufour

Véhicules légers et camions rescapés de La Cie de Q. G. sont alors rassemblés sur deux files près du PC du Général, dans l'attente du signal de départ. **PIGOIS, FAUVART** et moi-même nous éloignons pour aller enterrer **SAMY** qui était resté dans son trou après le dernier bombardement. Nous lui faisons une petite tombe recouverte de grosses pierres et, sur sa baïonnette plantée à la tête, nous attachons son casque dans La garniture duquel nous plaçons ses papiers. Puis chacun regagne son poste de départ.

La répartition des hommes dans chacun des véhicules est en cours d'organisation. Dans ma voiture, outre le Chef d'E.M., je dois transporter Le **Lieutenant BEAUROIR**, responsable du 2e Bureau. Je charge ses bagages avec ceux du Commandant et les miens, couchage compris. Je vais percevoir mon bidon d'essence à la répartition. Puis c'est l'attente du départ. Les consignes sont d'éviter tous bruits intempestifs, n'allumer aucune lumière ni cigarette, ne pas emballer les moteurs pour n'éveiller aucune méfiance chez les allemands.

Le **Commandant MASSON** me donne ses ultimes recommandations. Celui qui s'en sortira, s'il y en a un, doit aviser les familles des autres. Puis il me montre, ainsi qu'à **BEAUROIR**, son porte-documents, et nous demande instamment, quoiqu'il puisse arriver au cours de la sortie, de ne pas laisser tomber cette sacoche aux mains de l'ennemi, que, même au péril de notre vie, elle doit être détruite. J'y introduis mon avant-dernière grenade qui sera le dernier recours en cas de besoin. Il s'agit des mini-archives de La Brigade, le journal de La bataille, l'organisation, Les principaux documents secrets d'E.M., Le code secret dit "OMOPLATE ".

Seules quelques rafales espacées se font maintenant entendre et nous apprécions beaucoup ce relatif silence !
Nous attendons toujours l'ordre de départ. J'en profite pour aller jusqu'au camion-bureau, dire un dernier au revoir à mes copains **PIGOIS et FAUVART** et leur souhaiter bonne chance.
Chacun mesure le terrible danger de cette folle escapade nocturne qui se prépare et les faibles chances que nous avons de nous retrouver tous trois vivants demain. Nous nous embrassons comme des frères, avant de nous séparer dans la nuit.



Source : La France renaissante. François Broche, Editions Italiques

J'ai à peine rejoint ma voiture que l'ordre de départ est donné. Le **Lieutenant DEWEY**, officier orienteur du 2e BLE, qui est venu chercher Le convoi du Q. G., est arrivé, après avoir reconnu le chemin, vers la porte de sortie, ouverte dans le champ de mines, où se fait le regroupement général des véhicules. Le convoi s'ébranle, il est près de 23 H.

La nuit est noire car, heureusement, il n'y a pas de lune. Nous roulons lentement, cahotant dans les trous que nous ne pouvons éviter, faute de les voir. Chaque conducteur essaie de deviner, dans l'ombre, l'arrière du véhicule précédent, pour rectifier sa route, selon qu'il se penche brusquement à droite ou à gauche. Ce petit jeu est difficile et, dans le brinquebalement continu, le pied se fait quelques fois un peu lourd sur l'accélérateur, provoquant des emballements très déconseillés en approchant du périmètre de sortie.

Devant moi, en tête, se trouvent le pick-up du **Lieutenant DEWEY,** la voiture du **Colonel AMILAKVARI,** commandant La 13e brigade de Légion Étrangère, une camionnette radio des transmissions, Le break du **Général KOENIG**, Le pick-up du **Capitaine RENARD**, chef des transmissions. Derrière moi, deux voitures des officiers d'E.M., Le pick-up 4 X 4 du **Lieutenant OLLIVIER, commandant la Cie de Q. G.**, deux voitures des transmissions, Le camion-bureau, Les camions d'intendance et l'atelier.

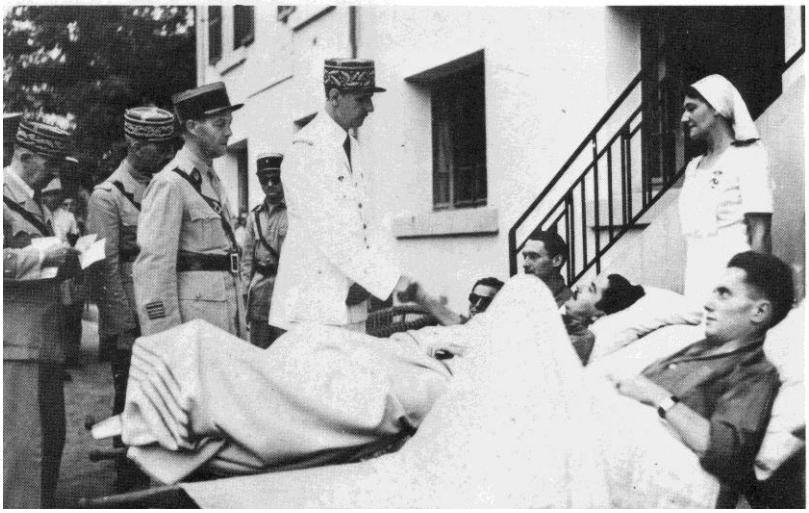
Le général Kœnig à bord de sa voiture de commandement. Noter le compas solaire sur le capot du véhicule (photo aspirant J.-P. Bénard).

Nous devons approcher maintenant de la périphérie, quand soudain le pick-up de **DEWEY** saute sur une mine. Le convoi est brutalement stoppé. Quelques tamponnements en cascade ont dû avoir lieu vers l'arrière, dans Le noir. La 2e voiture se dégage sur la droite, fait quelques mètres et saute à son tour. Nous sommes en plein champ de mines anti-chars.
Une erreur de parcours, dont je n'ai jamais pu éclaircir le mystère, s'est produite dans cette nuit noire et nous voilà empêtrés dans cette poudrière. Ordre est passé à tous les passagers, de descendre et de s'éloigner des véhicules entrés dans le champ de mines.

Les conducteurs seuls doivent rester à bord pour essayer de les dégager, avec un minimum de pertes, de ce bourbier de mort.

En reculant légèrement, la camionnette des transmissions saute à son tour. Comme ceux des deux voitures précédentes, le chauffeur est grièvement blessé.
Le break du Général fait alors un à gauche à 90° et lentement s'avance, guidé par Le Général en personne qui essaie de repérer Les bosses qui pourraient cacher un engin. Il indique à **Miss TRAVERS**, sa conductrice, (seule femme présente à BIR HACHEIM) "à droite, à gauche, tout droit" suivant l'opportunité.

Le pick-up du **Capitaine RENARD** lui emboîte le pas. J'essaie de le suivre. J'ai parcouru quelques mètres, quand une énorme gerbe de feu, dans un bruit d'enfer, se dresse à 2 mètres de mon capot. Dans un réflexe fulgurant, j'ai freiné et calé mon moteur. Je suis aveuglé par La terre, car mon pare-brise est relevé pour mieux voir. J'ai L'impression que je suis devenu complètement sourd. La roue arrière droite du pick-up a déclenché la mine. Par un nouveau coup de chance aucun éclat ne m'atteint. Dans la lueur de l'explosion, j'ai eu le temps d'apercevoir un homme projeté en l'air, les bras en croix, comme une poupée de chiffons. Des cris s'élèvent du pick-up où **le Capitaine RENARD** était resté.



Visite du général De Gaulle au Caire aux blessés de Bir Hakeim
A gauche, le Capitaine Renard

Il est grièvement blessé aux jambes et au bras gauche. Il supplie qu'on ne l'abandonne pas. Son chauffeur est sans connaissance. Je vais essayer de porter secours à l'homme que j'ai vu sauter. Il est face à terre, inerte. Il paraît intact mais, lorsque je le retourne, je me rends compte qu'il a le visage arraché, la poitrine ouverte, une jambe disloquée. A son pull et son ceinturon caractéristiques, je reconnais le **Capitaine Mallet**. Il marchait trop près du véhicule. Il était sans vie et je ne pouvais plus rien pour lui. Des soldats s'occupaient du **Capitaine RENARD.**

Le capitaine Horace Mallet, en permission à Alexandrie, le 23 mai 1942. Il sera tué pendant la sortie de Bir Hakeim,le 10 juin.

Un peu abasourdi, les yeux pleurants, j'entends, à quelques mètres, la voix du **Commandant MASSON** qui m'appelle "vite Minou, arrive vers moi, je vais te guider, pour essayer de t'en sortir".

Comme dans un cauchemar, je me remets sur mon siège et démarre dans un à gauche serré, suivant d'instinct la voix du Commandant.

Un tremblement nerveux, incontrôlable, me secoue subitement. Mon pied sur l'accélérateur transmet son tremblement à la voiture qui avance par saccades légères, comme si elle tremblait elle-même. Au bout de quelques secondes d'intense effort psychologique, je réussis à dominer mon angoisse et ma Humbert roule à nouveau, sans secousse. Les nerfs à fleur de peau, je m'attends au pire à chaque instant. Je pense que ce serait vraiment idiot de mourir victimes de nos propres pièges. Une fois encore je fais confiance à ma bonne étoile !

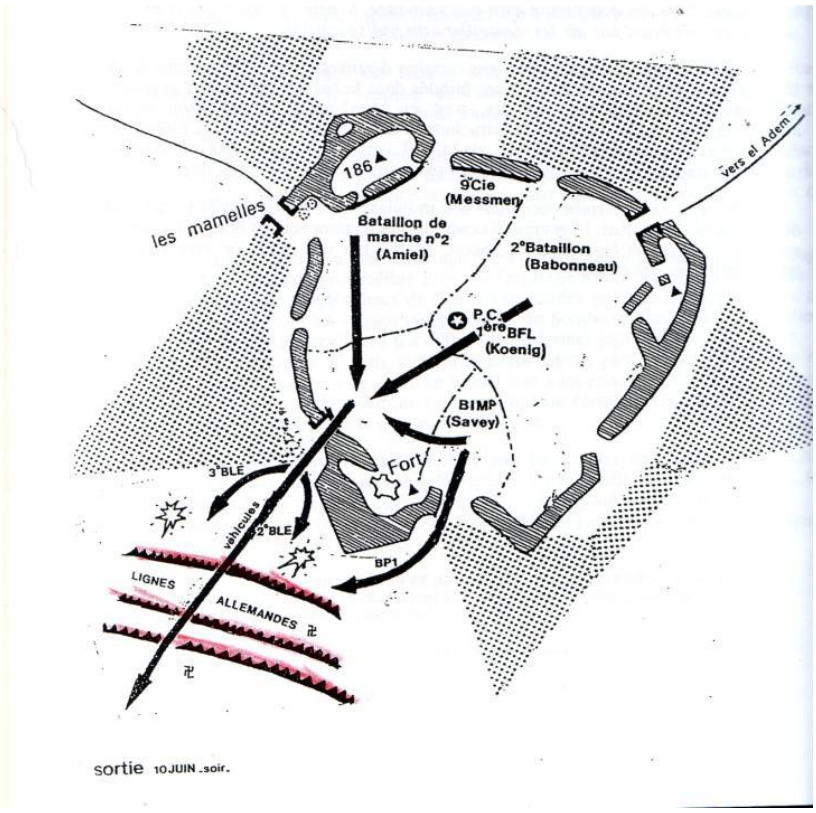
La voiture qui me suit essaie de rattraper mon sillage mais, sur la fin de son arc de cercle pour rejoindre mes traces, La roue arrière gauche déclenche une mine. L'auto est déchiquetée, le conducteur tué. J'ai eu chaud car j'ai dû effleurer moi-même l'engin sans Le déclencher. Mon heure n'avait pas encore sonné ! A l'idée de ce que j'ai frôlé, mon tremblement me reprend. J'ai besoin de tout mon influx nerveux pour Le maîtriser. Mon calme revient doucement. Ce parcours à 5 km/heure me paraît interminable. Mon cerveau, lui, fonctionne à 100 à l'heure. Une soif épouvantable me prend. L'émotion m'a complètement desséché Ta gorge et je n'ai toujours rien pour me désaltérer. Je fais de gros efforts pour pouvoir déglutiner une parcelle de salive qui ne veut même plus secréter. Je me mets à penser que j'ai déjà bien de la chance d'être toujours en vie et cette idée me fait oublier ma souffrance.

J'entends alors la voix du **Commandant MASSON** toujours au guidage qui me crie " ça y est Minou, Les piquets et Le ruban sont là, nous sortons du champ de mines". Ouf ! Quel soulagement parmi les sept véhicules qui étaient entrés dans La zone meurtrière, seules l'auto du Général et la mienne ont pu sortir indemnes de ce guêpier. C'est vraiment La "Baraka" !

Le convoi est regroupé. **Le Colonel AMILAKVARI** monte avec le Général. **Le Capitaine RENARD** a été transporté dans une ambulance. Les morts sont laissés sur place avec Les véhicules démolis.

Cette série d'explosions a alerté nos adversaires. Des fusées éclairantes montent vers le ciel. Leurs mitrailleuses se mettent toutes à tirer dans notre direction. Le sillage des balles traçantes forme un extraordinaire canevas multicolore dans le ciel noir, ponctué d'éclatements d'obus de mortiers. Nous assistons à un phénoménal feu d'artifice qui, en d'autres circonstances, aurait pu faire notre émerveillement. Les balles miaulent en ricochant et Les oreilles comme les yeux sont à la fête.

Nous sommes à nouveau stoppés. Nous attendons un nouvel ordre pour avancer. Des bruits de moteurs proches me font supposer qu'une autre colonne vient prendre sa place dans Le convoi général. Tout semble parfaitement au point pour la mise en place des trois files que doivent faire tous les véhicules rescapés de la Brigade : en tête, les Brenn Carriers qui, flanqués d'unités d'infanterie, doivent ouvrir le passage aux autres. Dans la file du centre, les ambulances chargées à bloc de blessés dont beaucoup ne survivront pas.
Malgré le tintamarre de tout à l'heure, l'ennemi ne semble pas avoir compris ce qui se préparait. La mitraille a diminué d'intensité. Le calme est presque revenu. Je soulève le cache en cuir qui obstrue le cadran de ma montre. Il est 23 H 20.



Plan de la sortie à travers les trois lignes allemandes

Des ordres arrivent et nous reprenons notre cheminement très lent. Nous doublons les ambulances et prenons place en tête de cette file. Puis, nouvel arrêt. Nous arrivons au chenal ouvert, dans le marais de mines, par les pionniers du Génie. Les trois files se constituent lentement. En tête de la nôtre, la voiture du Général puis la mienne (celle du Chef d'E.M.), derrière La Cie de Q. G., puis les ambulances. A droite et à gauche, bien répartis, les tracteurs d'artillerie avec leurs pièces, les fusiliers-marins avec leurs canons BOFORS, puis les camions des différentes unités. Dans certains de ces camions, se trouvent, bien gardés, des prisonniers allemands et italiens que le Général a tenu à ramener.

Devant les 3 files, serrés comme à la parade, les BRENN-CARRIERS de la Légion. Ce sont de petits véhicules bas, carrés, chenillés et blindés, armés d'une mitrailleuse avec quatre hommes d'équipage. Ils sont chargés de nettoyer La route à travers les lignes allemandes. Plusieurs compagnies d'infanterie flanquent les files de droite et de gauche. Leur mission est de combattre, à l'arme blanche, s'il en est besoin, les résistances ennemies non anéanties par les BRENN, qui pourraient menacer la colonne. Après être sortis du cercle de feu qui nous entoure, ces fantassins seront récupérés par les camions vides de l'arrière-garde.

Brenn carrier

Le rassemblement se termine. Chacun s'efforce d'occuper correctement la place qui lui a été assignée. Dans le noir, ce n'est pas toujours évident.

Le Général s'informe de savoir si tout est en ordre. Chacun attend, stoïque, le signal de la ruée, pour les uns vers la Liberté et la Vie, pour les autres vers la Mort. Confirmation arrive bientôt que tout le monde est en place et prêt. La consigne passe alors de proche en proche "moteurs en marche, au ralenti, sans à-coup".

Il doit être près de minuit quand le Général monte dans son break, Le torse hors du toit ouvrant. Il lève le bras droit, pointe l'index devant Lui en criant "En avant ! Sauve qui peut ! Que Dieu vous garde !".

Les trois files démarrent doucement côte à côte, Les Brenn prenant une petite avance. Au sortir du chenal dans le marais de mines, elles doivent diverger d'une centaine de mètres à droite et à gauche pour couvrir un front de sortie d'environ 200 m de large.

Marais de mines

Le Break du Général prend un peu de vitesse. Je suis aveuglé par la poussière qu'il soulève. Le **Commandant MASSON** s'installe, jambes pendantes à l'intérieur, assis sur le bord du toit ouvrant. Le **Lieutenant BEAUROIR** sort la tête à la portière arrière. Ils essaient, tous deux, de me guider au mieux, car, à l'approche des premiers retranchements allemands, la voiture fait de sérieuses embardées dans les trous individuels et d'obus.

Je ne vois maintenant strictement plus rien et la voiture cahote de plus en plus. Sur les instructions du Commandant qui voit mieux que moi de son perchoir, j'oblique soit à droite, soit à gauche, ralentis ou accélère suivant les besoins.

L'ennemi, d'abord surpris de cette folle ruée, commence à réagir très sérieusement. Leurs armes automatiques crachent à plein tube, Les canons se mettent de la partie. La bataille est, cette fois, bien engagée. Nos Brenn foncent sur les premiers nids de mitrailleuses de toute leur vitesse, les écrasant au passage. J'aperçois, sur ma droite, des fantassins allemands des postes avancés, affolés, qui se sauvent vers leur arrière. Nous franchissons leur première ligne. J'entends le Commandant qui me crie dans le tumulte "fonce MINOU !". J'accélère, la voiture cahote dangereusement, nous passons de petites tranchées vidées de leurs occupants par les Brenn.

Puis, soudain, sans que le Commandant ait eu le temps de me faire dévier, un choc terrible me précipite le volant dans la poitrine.

Soulevé de mon siège, mon casque heurte violemment le bord supérieur du pare-brise. Le dossier s'est plié, le lieutenant est précipité dans mon dos et son casque me frappe comme un boutoir. Je suis à moitié groggy. Je n'arrive plus à reprendre ma respiration. Le chargement s'est précipité vers l'avant. Mon siège ne rabat plus, je suis coincé. L'auto est stoppée, le nez plongeant dans un trou, les deux roues avant .pendantes. Le moteur est calé. Je suis un peu dans Le cirage et il me faut quelques secondes pour retrouver mon souffle et mon esprit. J'essaie de me dégager de mon inconfortable position et d'ouvrir ma portière. Impossible, je suis bien bloqué. Je ne peux même pas sortir par le pare-brise, coincé par le volant. Je souffle comme un soufflet de forge et ai très mal à la poitrine. Toutefois, je me rends compte que je n'ai rien de cassé. **BEAUROIR** qui a réussi à se dégager m'aide à ouvrir et à me sortir.

Une fois sur mes jambes, ma première pensée "Le Commandant". Une rapide inspection devant la voiture personne ! Dans la nuit, je m'approche de tout ce qui me parait plus sombre. Rien ! Que quelques touffes d'épineux du désert. Quelques mètres plus loin, je devine une forme allongée. En y arrivant, je reconnais un homme je tâte son casque, c'est un allemand, il est mort. Pas de Commandant ! Je me mets à appeler, d'abord assez doucement puis fort et très fort. Pour toute réponse, une rafale de fusil-mitrailleur est partie de 20 à 30 mètres sur ma gauche dans ma direction. Avec **BEAUROIR,** en rampant, nous ratissons un cercle d'une dizaine de mètres de rayon, autour de La HUMBERT, sans résultat. Qu'a pu devenir le Commandant ?

Je saurai plus tard que ma voiture est entrée en collision avec l'arrière du break du Général qui était bloqué dans le trou. Le choc l'en avait sorti pour m'e piéger à mon tour. Je reviens au véhicule et constate Les dégâts. Le radiateur est écrasé sur le moteur, j'entends l'eau s'écouler sur le sable du fond de la tranchée. Le ventilateur est détruit. Je dégage mon siège, m'assieds et tente un essai de mise en marche. Rien à faire ! Nous voici réduits à l'état de piétons dans l'immensité du désert. Je lance encore deux ou trois appels avec, en réponse, la même rafale rasante et lumineuse. Aux alentours proches, les cris, les coups de feu, les rafales, les obus font un lugubre concert nocturne dans le feu d'artifice général.

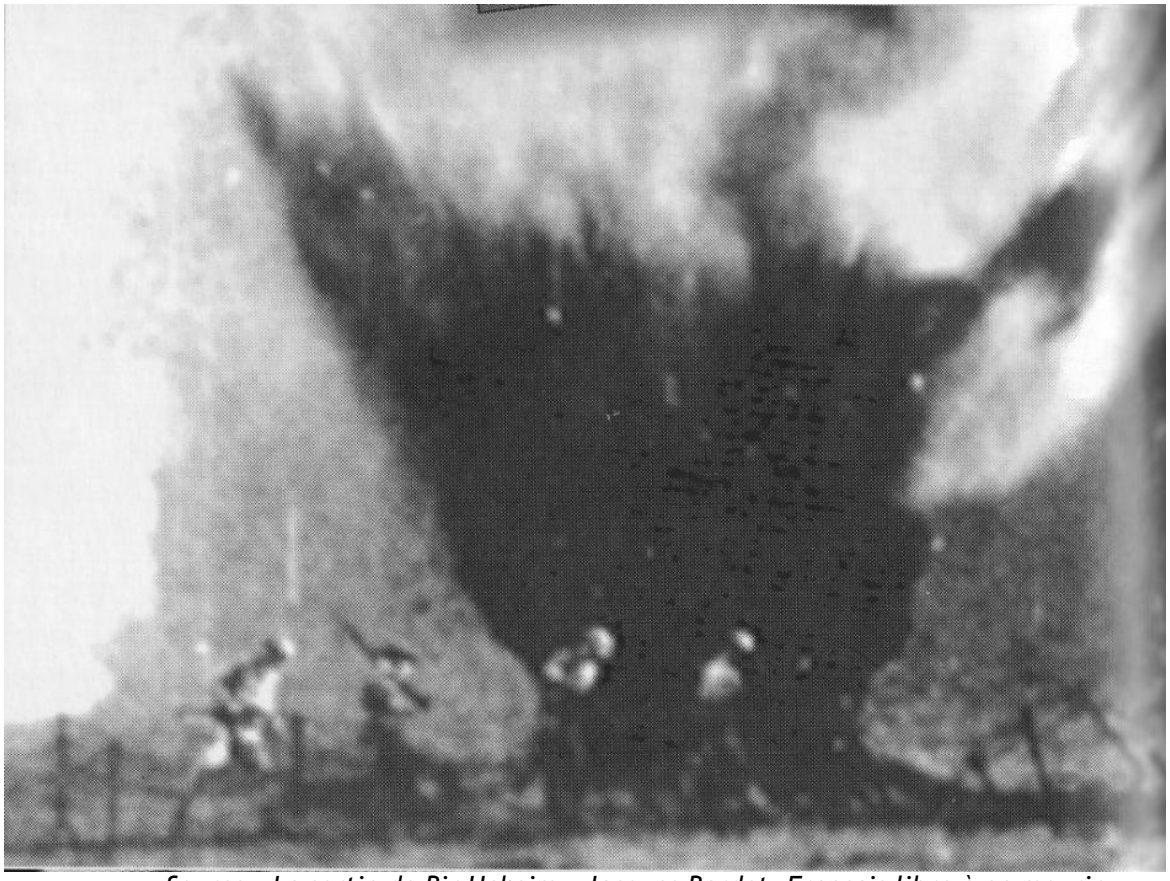
Tout ceci s'est passé très vite et, de suite, une pensée m'obsède "La sacoche aux papiers". Je fouille le méli-mélo des affaires et découvre le porte-documents sous le siège du Commandant.

Pas question de partir à pied avec ces documents. Il y a encore deux lignes ennemies, au moins, à passer. Le risque est trop grand. Pas question non plus de les brûler, Les allemands sont trop près. Nous n'aurions certainement pas Le temps d'achever notre destruction. Alors, dans un trou un peu plus confortable que les autres, pas trop près de l'auto, nous commençons, **BEAUROIR** et moi, à déchirer le plus finement possible tous les papiers les uns après les autres, y compris les cartes. Nous éparpillons au vent les menues parcelles que nous fabriquons. Il nous a bien fallu un bon quart d'heure pour effectuer ce travail. Je récupère ma grenade et l'accroche avec l'autre à mon ceinturon.

Pendant ce temps, les colonnes de véhicules, à droite et à gauche, ont continué de s'écouler. Ceux de ma colonne, après m'avoir évité de justesse pour Les premiers, se sont légèrement déviés sur la droite. Dans cette file, à cent mètres à peine en avant, un camion s'est embrasé comme une torche. La lueur de l'incendie éclaire le champ de bataille. La mitraille a redoublé d'intensité. En déchirant les papiers, j'ai aperçu, dans le halo des flammes, deux Brenn qui, dans un carrousel phénoménal, ont anéanti, en leur fonçant droit dessus, quatre nids d'armes automatiques qui faisaient des ravages dans les colonnes. Un peu en arrière, c'étaient des fantassins français aux prises, au corps à corps, avec Les occupants des tranchées ennemies. A un certain moment, tout près de moi, un réseau dense de barbelés en rouleaux, accroché accidentellement à deux camions roulant parallèlement, formait comme une herse gigantesque qui ratissait et agrippait des soldats à pied, sur son passage. Dans la lueur du brasier, je voyais les pauvres bougres se débattent en hurlant, solidement accrochés, traînés au sol, sans que les conducteurs, dans Le fracas de la bataille ne s'aperçoivent de rien. Puis, ils disparaissaient dans la nuit, égrenant leurs cris inhumains qui me donnaient Le frisson. Le camion brûlait toujours.

Par moments, une recrudescence des flammes éclairait le terrain comme en plein jour. Puis elles semblaient s'étouffer, créant la pénombre, pour recommencer de plus belle. Le paysage devenait dantesque. A chaque sursaut de la clarté, ta mitraille suivait le rythme.

Je profite d'un sombre pour revenir à mon auto. Je ne pouvais pas l'abandonner ainsi, sans la mutiler d'une façon irrémédiable. En m'approchant, je m'aperçois que la carrosserie est criblée de trous. C'est miracle que le réservoir n'ait pas pris feu.
La silhouette blanche de la HUMBERT, immobile dans la lumière de l'incendie, a attiré les tireurs allemands. J'arrive en rampant, je me hisse le corps à moitié dans la cabine pour y récupérer mon fusil. J'ai un mal fou à le décoincer. Dans mon effort, La portière a sûrement da beaucoup remuer car, à la faveur d'un meilleur éclairage, une rafale est arrivée, crépitant autour de mes oreilles. C'est d'un véritable bond de bête sauvage que je me suis jeté en arrière, plaqué au sol pour me couvrir, sans toutefois avoir pu sortir mon fusil.



Source : La sortie de Bir Hakeim - Jacques Bardet, Français libre à en mourir

Une nouvelle zone d'ombre et je renouvelle mon essai. Cette fois, il est fructueux. Malgré la fraîcheur de la nuit qui s'est installée, la sueur me coule au front. J'ai une soif terrible et je pense à l'eau du radiateur. Je descends dans le trou où sont enfoncées mes roues. Je mets mon casque sous le radiateur et secoue l'auto, espérant récupérer quelques dernières gouttes d'eau. Rien à faire, mes efforts sont vains et m'épuisent fortement. J'abandonne avec un peu de désespoir.

Camion 4X4 Humber d'une colonne mobile FFL pris sous le feu ennemi. Icare n°100 1982

L'incendie ne jette plus, maintenant, que quelques lueurs sporadiques et je profite des ténèbres pour achever ma HUMBERT avec la crosse du mousqueton ; je frappe à coups redoublés, d'abord sur Les bougies pour les casser et les river à jamais, puis sur la culasse pour la fendre. Le bruit a alerté mon tireur de F. M., qui m'a déjà pourtant copieusement arrosé. Je suis obligé de me plaquer au sol pour éviter d'être cisaillé par les rafales. Cela me met hors de moi car, plus le temps passe, plus mes chances d'en sortir diminuent. J'appelle **BEAUROIR**, lui passe mon mousqueton et lui demande, étant couché, de frapper de grands coups de crosse dans la carrosserie, mais seulement une quinzaine de secondes après mon départ.

Je rampe en direction du tireur. J'entends les voix qui me dirigent parfaitement. La tambourinade de **BEAUROIR** commence et, comme prévu, le tir aussi. Je suis à une quinzaine de mètres. Je dégoupille une grenade, attends cinq secondes, me dresse d'un bond et la lance en direction du F. M. d'où je vois très bien Te départ fluorescent des balles traçantes. J'ai dû faire mouche, La rafale s'est arrêtée et des cris s'élèvent. Il me semble entendre un pas de course. Mais mon espoir est vite déçu, le tir reprend, saccadé. Je décroche ma dernière grenade, me rapproche encore de quelques mètres et recommence mon lancé. Cette fois, à la lueur de l'explosion, j'ai eu le temps de constater les dégâts et j'entends nettement courir. Je reste tapi encore quelques secondes, Le tir ne reprend pas. Je suis soulagé, La voie est dégagée, mais me voici repris de mon tremblement nerveux. Je me ressaisis et reviens en courant près de **BEAUROIR.** Je reprends mon mousqueton et frappe de toute mon énergie, pour démolir ma pauvre voiture et La rendre irrécupérable. A cet effort, la crosse ne résiste pas longtemps. Elle est bientôt hors d'usage, réduite en miettes. Il ne me reste plus comme armement qu'un révolver 7.65 et 3 balles. **BEAUROIR**, qui cherche le sien, n'arrive pas à mettre la main dessus, dans le fouillis des bagages. Nous récupérons toutefois nos capotes, car il commence à faire froid.

Maintenant, il ne faut plus perdre de temps et foncer droit devant nous !
Nous sautons quelques tranchées dans lesquelles nous devinons quelques cadavres dans la nuit. Les allemands ont dû être surpris de ce rush qu'ils n'avaient jamais cru possible. Leurs défenses semblent bien désorganisées. Nous nous heurtons bientôt à un réseau de barbelés en rouleaux très épais. Nous entendons, de l'autre côté, des voix gutturales et des ordres secs en allemand. Nous rampons vers la droite, en nous éloignant des voix. Au bout d'une trentaine de mètres, Le réseau est coupé sur environ deux mètres, formant une chicane.

Ce passage ne me dit rien qui vaille, je décide de l'examiner de plus près. A plat-ventre, les mains le plus loin possible en avant, j'avance en fouillant délicatement le sable à la recherche de mines anti-personnel, dont souvent ce genre de porte est farci. Quelques instants plus tard, je sens sous mes doigts un fil métallique rigide légèrement recouvert de sable. J'avais eu le nez creux, ce passage est impraticable, ce fil est une antenne de mine anti-personnel. Je fais marche arrière avec précautions car j'ai peut-être oublié un fil en passant. Mon cœur bat à se rompre. Non ! Rien ne se produit mais j'ai La gorge qui me brûle, la soif me torture malgré la fraîcheur.

Nous reprenons notre marche silencieuse. Cinquante mètres sont à peine franchis que nous entendons à nouveau des voix ennemies. Nous ne pouvons pas nous attarder de ce côté. Comme nous ignorons combien il nous faudra encore avancer pour trouver le passage idéal, nous décidons de passer par-dessus. Nous revenons vers la porte minée. Je jette ma capote sur les rouleaux et exécute un saut roulé, pour me propulser de l'autre côté. Au passage, des piquants, qui ont traversé le drap du manteau, m'ont labouré le dos et mis ma chemise en piteux état. Je reste même accroché par une chaussette, mais je suis de l'autre côté. **BEAUROIR** s'apprête à en faire autant, sur mon manteau, mais il garde le sien sur lui. Au lieu de retomber normalement près de moi, il reste accroché par son ceinturon et n'arrive pas à se mettre debout.

Je suis obligé de le dégager avec ma baïonnette car mes doigts sont impuissants contre cette ferraille acérée. Quelques minutes et le voici décroché, puis debout sans trop d'écorchures. Je tente de récupérer mon manteau. Rien à faire ! Il est bien incrusté dans le fil de fer. Cette tentative a fait sérieusement bouger et crisser l'ensemble du réseau et les boches, intrigués, se sont mis à tirer comme des damnés droit devant eux, ne sachant pas ce qui arrivait. Profitant de leur affolement, nous reprenons notre course en avant, après avoir vérifié La direction sur la boussole de **BEAUROIR** qui, sans lunettes, ne voit rien de près.

Pendant ce temps, les véhicules de la Brigade se sont écoulés tant bien que mal. Nous entendons encore quelques moteurs ronfler à droite et à gauche, mais aussi derrière nous. Nous avons dû passer la deuxième ou troisième ligne d'encerclement de BIR HACHEIM.

Nous avançons toujours et constatons bientôt que des trous récemment occupés sont plus nombreux et rapprochés. Nous devrions probablement approcher d'une position de défense d'artillerie. Nous marchons avec beaucoup de précautions quand, derrière nous, nous entendons un bruit de moteur, qui semble d'ailleurs ne pas tourner très rond et qui se rapproche. Nous nous camouflons dans un trou, essayant de déterminer, dans le noir qui n'est pas absolu, s'il s'agit d'un ami ou d'un ennemi? Le suspense est angoissant. Le camion passe tout près de nous et je distingue, malgré l'obscurité, sur la porte blanche de la cabine, l'écusson du B.M.2. Ouf, ce sont des amis !

Nous courons après le véhicule en criant pour nous faire reconnaître. il ne s'arrête pas. Il ne roule pas très vite, nous le rattrapons facilement. Nous réussissons à nous accrocher au haillon fermé, les jambes pendantes mais sans pouvoir nous hisser, tant les cahots sont forts. En bondissant pour s'accrocher, **BEAUROIR** se rend compte que la boussole est sortie de la poche de sa chemise et probablement tombée car je l'entends marmonner "Merde ! La boussole, c'est foutu".

Les cahots sont tels que notre situation devient vite intenable. **BEAUROIR** lâche prise. J'allais en faire autant quand une terrible explosion secoue le camion qui est stoppé très brutalement. Ma tête heurte le haillon si fort que mon casque est rejeté violemment en arrière, tandis que mon nez et mon menton s'écrasent sur La tôle. Je suis à moitié étranglé par la jugulaire du casque et je tombe lourdement à terre, bien sonné ! Quelques secondes pour reprendre mes esprits.

J'entends des cris et des gémissements sortir du camion alors que quelques hommes encore valides sautent à terre, heureusement sans me toucher, et s'enfuient en courant.

Toujours à terre, je sens un liquide chaud qui coule sur ma nuque, s'étale sur mon épaule gauche et descend sur ma poitrine. J'ai un moment de panique, me croyant blessé. En portant la main à mon épaule, je constate, au toucher et à l'odeur, que c'est bien du sang. Comme un ressort, je me dresse vivement et suis surpris de ne me découvrir aucune plaie. Je m'aperçois alors, qu'au dessus de ma tête, un grand noir, le buste pendant, à moitié décapité, perd à flots le sang qui m'avait aspergé. Dans la benne, ce ne sont que plaintes et râles. Je me porte à la cabine, **BEAUROIR** me rejoint, le conducteur est mort, le sergent à côté de lui est sévèrement blessé au bras et saigne abondamment. Un obus a traversé le moteur, la cabine et est venu exploser dans la benne où se trouvaient, outre une cargaison de matériel-, une dizaine de tirailleurs noirs, tous déjà plus ou moins éclopés. Je fais un garrot, avec sa ceinture, au bras du sergent qui entreprend, ensuite, de rassembler ses tirailleurs restés valides, qui vont pouvoir l'aider à se sauver. Nous lui souhaitons bonne chance et reprenons notre route. A ce moment, un deuxième obus, dont nous avons vu la lueur de départ assez proche, passe dans un sifflement strident, juste au-dessus de nos têtes.

J'avais deviné juste, nous sommes dans une zone d'implantation d'artillerie. Sur notre gauche, plusieurs rafales de F. M. sont lâchées dans notre direction. Il ne va pas faire bon rester dans les parages.

J'ai la tête comme une citrouille, mon nez est très enflé. J'ai à nouveau mal à ma hanche. Ma soif me reprend, ma langue semble gonflée dans ma bouche, je n'ai plus une goutte de salive. Qu'importe ! Ce n'est guère le moment de s'apitoyer sur son sort, mais d'essayer de s'éloigner rapidement de cette nouvelle zone dangereuse.

A 200 mètres à gauche, une salve rasante d'artillerie est tirée, probablement sur d'autres véhicules qui se sont signalés par leur bruit.

Il est déjà 3 h 30 du **matin**. Il fait froid sans mon manteau, je me sens la chair de poule. L'atmosphère s'humidifie, c'est le brouillard qui se forme. Avec **BEAUROIR,** nous nous mettons à courir. Nous espérons être dans la bonne direction, d'après les étoiles, mais pas de boussole pour le confirmer.

Notre point de ralliement avec l'élément de La 7e Division blindée britannique, composé d'automitrailleuses, de camions et d'ambulances, qui devait récupérer les restes de la Brigade à une quinzaine de kilomètres de BIR HACHEIM, devait être signalé dans la nuit par trois feux de couleur rouge, situé à l'azimut 213 par rapport à notre point de départ.

Tout en courant, nous scrutons l'horizon, espérant vainement y découvrir le signal. Nous sommes essoufflés, fourbus, nous reprenons notre marche normale. Nous entendons toujours, derrière nous, des bruits de bataille. Les derniers éléments de La Brigade devaient encore être aux prises avec le reste des allemands des lignes avancées.

Autour de nous, le silence relatif m'inquiète. Nous prêtons un peu plus l'oreille et, bientôt, nous devinons dans la nuit un rassemblement de véhicules dont les moteurs tournent au ralenti. En nous rapprochant encore, nous entendons des voix. Nous retenons notre respiration pour mieux écouter. Pas de doute, ce sont des allemands. Nous obliquons à droite pour essayer d'échapper à cette nouvelle embûche. Au bout de quelques minutes, un bruit de moteur s'approche et s'amplifie. Le véhicule a l'air de venir sur nous.

Vite, nous cherchons et trouvons un trou pour nous camoufler. L'engin approche maintenant très vite. Il passe à trois mètres de notre cachette où nous nous faisons les plus petits possible. Au passage, nous reconnaissons la silhouette d'une auto-mitrailleuse allemande qui semble bien patrouiller à la recherche de rescapés ennemis. Notre angoisse est à son comble. Ouf ! Quel soulagement ! Elle s'éloigne à présent et nous reprenons notre course en avant. En avant ? Nous le pensons, en tout cas, en laissant dans notre dos le bruit de la mitraille qui subsiste.

Le ciel a L'air de s'éclaircir un peu. On distingue mieux les trous, mais le brouillard s'épaissit. L'aube ne va pas tarder à venir.

Cette fois, la fatigue aidant, avec la mort aux trousses, j'ai franchement froid. Je claque des dents en marchant. Toutefois, l'humidité de la condensation rend ma soif plus supportable.

Nous retombons sur un réseau de barbelés. Cette fois, heureusement qu'il l'avait encore, c'est la capote de **BEAUROIR** qui sert de tremplin. Nouvelles égratignures, nouveaux lambeaux du short, de la chemise, même des chaussettes. Nous sommes passés en abandonnant le manteau de **BEAUROIR** qui se gèle à son tour et nous continuons d'avancer.

La clarté augmente un peu, mais le brouillard devient si dense qu'il n'est plus question de pouvoir découvrir Les feux sauveurs.

L'angoisse, à présent, d'être perdus, sans une goutte d'eau, sans boussole dans cet immense désert, commence à nous gagner. Si, avant le lever du soleil, nous n'avons pas trouvé du secours, c'est l'affreuse mort de soif qui nous attend. Nous ne voulons pas y penser. J'ai toujours foi en ma bonne étoile !

Tout en marchant, je dis à **BEAUROIR** qui me suit "Ne faites pas autant de bruit avec les cailloux en marchant", sa réponse est immédiate : "Mais ce n'est pas moi !". D'un réflexe instinctif, nous voici à plat ventre sans un mot. Nous écoutons et entendons nettement une petite troupe qui marche parallèlement à notre direction. Les voix feutrées sont perceptibles. Ce n'est pas de L'allemand ni de l'italien, pas non plus de l'anglais, encore moins du français. Nouveau suspense ! Nous sommes perplexes et restons tapis quelques instants. Les pas s'éloignent et, attentifs, nous reprenons notre marche en la faisant la plus silencieuse possible. Quelques centaines de mètres plus loin, cela recommence. Nous avons l'impression, cette fois, que la colonne vient vers nous. Dans la lueur naissante du jour, avec le brouillard déjà dense, nous ne parvenons pas à distinguer l'aspect des silhouettes qui marchent et vont bientôt arriver à nous. Nous n'osons plus faire demi-tour, de peur de signaler notre présence et nous faire canarder, si ce sont des ennemis.

Il faut prendre l'initiative ! Je tire un coup de révolver en l'air en criant "Qui va Là, France ?". Nous ne saurons jamais qui se trouvait en face car la troupe, comme un seul homme, rebrousse chemin et détale. C'était peut-être le Sergent et ses tirailleurs noirs ? un peu affolés,,,

Cette dernière frayeur m'a laissé tout tremblant. J'ai toujours eu la hantise d'être fait prisonnier cette idée m'a obsédé pendant tout ce suspense. Nous repartons. **BEAUROIR** n'en peut plus, je ne vaux guère mieux.

Le jour se lève maintenant et toujours peu d'espoir, dans ce brouillard qui limite l'horizon à quelques mètres. Nous marchons de plus en plus lentement quand, soudain, nous entendons, derrière nous, un véhicule qui s'approche. Nous faisons un écart sur la gauche, nous ne trouvons pas de cache. Le bruit est à présent tout proche, sans que nous puissions, dans le ouaté de la brume, nous rendre compte s'il vient de droite ou de gauche. Nous nous plaquons vite au sol, en souhaitant que ce ne soit pas un ennemi.

Quelques secondes d'intense angoisse quand, brusquement, émerge de l'écran nuageux, à quatre mètres à peine, un pick-up, que de suite je reconnais anglais.

Il est chargé à bloc de matériel, sur lequel sont juchés quatre soldats. Je reconnais, très vite au volant, le **Lieutenant OLLIVIER,** commandant la Cie de Q. G. à laquelle nous appartenons **BEAUROIR** et moi. Deux cambodgiens sont à ses côtés, le fusil braqué sur nous. Nous sautons et crions de joie.

Lieutenant Ollivier

Le pick-up s'arrête. Je parlemente avec **OLLIVIER** qui ne nous reconnaît pas. Il faut croire que nous sommes en piteux état !

Malgré la surcharge évidente, il nous invite à grimper et nous accrocher sur le chargement avec les autres. Ouf ! Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire mais l'espoir renaît.

OLLIVIER nous explique qu'après bien des péripéties, lui-aussi a raté le point de ralliement, perdu ta colonne et avoue qu'il est un peu égaré dans cette purée de pois. IL estime, toutefois, que nous devons être à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de BIR HACHEIM et que, maintenant, il va faire route plein est, direction L'EGYPTE, en espérant ne pas faire de mauvaises rencontres. Il nous apprend que le camion qui brûlait, près de la sortie, était celui de **PIGOIS et FAUVART**.

Ma gorge se serre à la pensée de ce qui a pu arriver à mes deux copains.

Personne, dans Le pick-up, ne possède une goutte d'eau et nous devons rester sur notre soif. Je me contente de lécher mon casque sur Lequel il y a une petite pellicule de condensation. Ce contact humide sur la langue me revigore un peu. **BEAUROIR en** fait autant. **OLLIVIER** nous remet à chacun un fusil, de ceux récupérés sur les morts de La Cie, avec quelques cartouches, puis nous grimpons nous installer sur Le chargement.

Je m'accroche à un cordage et cale mes pieds comme je peux sur la cargaison. Nous partons à travers le brouillard, l'allure est assez lente et le moteur semble souffrir. Espérons qu'il tiendra le coup ! Les cahots sont nombreux et chaque secousse m'oblige à fournir un sérieux effort pour rester

accroché à ma place. La position est plutôt inconfortable.

Il y a maintenant près d'une heure que nous roulons et je commence à être épuisé. Je me demande si je vais pouvoir résister longtemps. Mes doigts sont à vif sur la corde et chaque ballant devient un supplice.

Le jour est levé, le brouillard, toujours très dense, est notre providentiel sauveur pour le moment car il nous soustrait aux regards ennemis, s'il y en a. Je suis transi de froid, mes membres s'engourdissent, je m'accroche avec l'énergie du désespoir, j'ai peur de lâcher prise, ma soif est toujours intolérable, mon supplice n'en finit pas.

Une bonne demi-heure, qui m'a paru un siècle, s'écoule encore avec toujours la même angoisse et les mêmes tortures. Brusquement, Le brouillard se dissipe. En quelques minutes, le soleil apparaît. Bientôt, ses rayons matinaux déjà chauds me réchauffent. Il me semble que mes membres deviennent moins raides, je reprends courage.

Maintenant, notre vue porte jusqu'à l'horizon mais, avec cette visibilité, d'autres dangers vont surgir. D'instinct, nous scrutons le désert dans toutes les directions.

Soudain, j'aperçois, au nord, une traînée de poussière ocre qui décèle, par son importance, une circulation de plusieurs véhicules.

Je hurle, à l'attention d'**OLLIVIER**, ce que j'ai vu. Il arrête le pick-up, descend de la cabine et inspecte à la jumelle, dans la direction que je lui indique. Du sol, il ne distingue rien. Il grimpe près de moi et, après quelques secondes d'observation, nous dit : "il semble qu'il y ait deux camions précédés d'un plus petit véhicule, roulant aussi vers l'est, mais il faut nous rapprocher pour mieux voir leurs gueules".

J'ai profité de ce répit, sans descendre, pour protéger mes mains avec des lambeaux de ma chemise dont il ne reste plus grand chose.

Nous repartons, assez lentement, pour ne pas soulever trop de poussière révélatrice et nous obliquons légèrement vers le nord.

OLLIVIER a passé le volant à un cambodgien. Il continue d'observer en roulant. Les cahots sont moins violents car Le chauffeur voit où il roule et louvoie pour les éviter. Chacun a son fusil armé en bandoulière. J'oublie mes malheurs personnels, mon attention complètement retenue par la présence de cet éventuel danger. Nous nous sommes bien rapprochés et, sans jumelles, je distingue les trois véhicules.

Le pick-up accélère, **OLLIVIER** sort la tête à la portière et nous crie "Ce sont des anglais !". Une explosion de joie se manifeste bruyamment chez tous les occupants du pick-up. Nous roulons maintenant assez vite, et sommes à un petit km de nos amis.

Je me sens des forces nouvelles. Est-ce bien cette fois le vrai salut ?

Le moteur commence à tousser de façon inquiétante. Nous sommes encore à 500 m environ des trois véhicules : un camion de la Légion, un de l'Artillerie plein de soldats et un pick-up des Transmissions.

Encore deux ou trois hoquets du moteur et nous voilà arrêtés. **OLLIVIER** bondit de sa cabine, rouge comme une tomate en criant "merde de merde, nous voilà à sec à présent". Je saute à terre, tire un coup de fusil en Pair, pendant que tout le monde agite Les bras à l'attention de nos amis.

Les deux camions se sont arrêtés. Le 4 X 4 des transmissions entame un large crochet à droite et vient vers nous. Le conducteur est un sous-lieutenant que je reconnais très vite. C'est **DESNOYERS,** un type de CHELLES, presqu'un voisin dans le civil. Lui ne me reconnaît pas. Je lui montre mon pay-book (carnet de solde dans l'armée anglaise) pour Le convaincre. Je quémande un peu d'eau. Ils sont huit dans cette voiture et personne n'en possède une seule goutte. **DESNOYERS** m'explique qu'ils ont été obligés de pisser à tour de rôle dans leur radiateur qui manquait dangereusement d'eau. Leur radio fonctionne et ils ont établi, il y a peu de temps, un contact avec une unité anglaise assez proche qui se replie aussi vers l'est. Ces anglais ont signalé que l'échelon B de notre Brigade, en retraite lui-aussi, se trouvait, aux dernières nouvelles, à une petite centaine de km au Nord-Est.

S'il n'a pas d'eau, **DESNOYERS** a une bonne réserve d'essence. Nous remplissons la moitié de notre réservoir et nous voici repartis.

Nous nous installons en queue de ce petit convoi, après avoir perçu les cris d'enthousiasme et de joie des occupants des deux camions à notre intention.

J'ai repris ma place inconfortable. Mes muscles se sont décontractés et reposés pendant cet arrêt. Mes doigts, bien que j'aie renforcé leur protection, recommencent bien vite à me faire souffrir.

Il est environ 9 H du matin et le soleil darde déjà des rayons brûlants. Ma langue me paraît gonflée dans ma bouche sèche à l'extrême j'ai l'impression d'avoir dans La bouche un morceau de viande avariée. C'est maintenant la chaleur qui me fait souffrir.

Au bout d'une heure, je me sens de nouveau épuisé. Mon angoisse de lâcher prise me reprend. Le terrain est devenu très tourmenté et terriblement caillouteux. Je maudis ce passage qui fait faire au pick-up des bonds dignes d'un cheval de rodéo. Mon calvaire s'aggrave. La chaleur est devenue suffocante. A travers les quelques lambeaux de ma chemise, qui ne protège plus grand chose, je sens les morsures du soleil qui me déshydratent lentement. Mes membres crispés recommencent à s'engourdir. Je suis dans un état second où, seule, la volonté de survivre me donne les dernières forces pour résister.

J'ai l'impression que ce voyage ne finira jamais. Mes yeux se troublent il ne faudrait pas grand chose pour que je perde conscience. Seul l'instinct de conservation me donne le ressort nécessaire pour ne pas sombrer. Mes deux auriculaires sont fortement entamés, rougissent de sang les chiffons et les cordages qui me retiennent. Ce supplice épouvantable a duré deux bonnes heures, dans un nuage de poussière.

Nous avons, enfin, aperçu à l'horizon la concentration des véhicules de notre échelon B. Un cri de joie général domine le bruit des moteurs. Comme par miracle, je me sens regonflé !

Je n'ai pas senti les derniers kilomètres. L'espoir de pouvoir, enfin, boire un peu d'eau galvanise ma dernière énergie.

Nous apercevons bientôt un groupe d'hommes qui s'avance à notre rencontre. Ils lèvent les bras en poussant des cris de joie et de bienvenue.

Notre colonne s'arrête enfin ! Je lâche mes cordes avec peine, tant mes doigts crispés sont engourdis. Dans mon allégresse, j'ai présumé de mes forces je saute à terre et m'écroule sans ressort, comme un pantin de son. Mes jambes m'ont trahi et j'ai piqué le nez dans Le sable.

Je me sens happé par deux camarades, relevé en un clin d'œil. Je me ressaisis très vite.

C'est la joie des retrouvailles, qui se traduit par des cris d'allégresse, des embrassades, des larmes, où, pendant quelques minutes, chacun a oublié ses souffrances pour ne goûter que le plaisir d'être vivant parmi ses copains de combat.

Tous les arrivants réclament à boire. On nous dirige vers une citerne. Il faut encore attendre son tour, c'est la ruée ! J'en profite pour demander si **le Commandant MASSON et le Général KOENIG** sont rentrés sains et saufs.

La réponse affirmative me fait un plaisir immense. Le Général, sans égratignures, avec son break et **Miss TRAVERS.** Quant au Commandant, probablement projeté sur la galerie du break du Général au moment du choc, il est resté assommé, trimbalé, à l'insu du Général, sur son toit pendant des kilométres. Un cahot, plus fort que Les autres, a dû l'éjecter ensuite et c'est à demi-inconscient, errant dans te désert, qu'il a été récupéré, tuméfié mais vivant, par un' Brenn de La Légion.

Je pose la même question pour **PIGOIS et FAUVART**. Personne ne les a encore revus. Je suis atterré et mon coeur se serre à la pensée qu'il leur est peut-être arrivé malheur.

C'est à mon tour de percevoir un bidon. C'est mon bon camarade **DREYFUS de** la Cie de Q.G., "VEVE" pour les copains, qui me sert sans un mot d'amitié. Il ne m'a pas reconnu Lui non plus ! Dans un sérieux effort pour parler correctement, tant ma langue me gêne dans ma bouche, je lui dis "Alors, c'est tout ce que ça te fait de me revoir ?". Il me regarde, interloqué, pendant un court instant, puis réagit "Bon dieu ! C'est toi Lucien ? Ce n'est pas possible, je ne t'ai pas reconnu !". Il se jette dans mes bras en pleurant de joie.

Cette effusion terminée, il passe le relai de la distribution d'une autre unité et m'entraîne vers son propre camion.

Sale, dépenaillé, amaigri, barbu, couvert de poussière et de sang coagulé, les yeux rougis rentrés dans les orbites par la souffrance, le nez enflé, les traits tirés par la fatigue et le manque de sommeil, je dois effectivement avoir un piteux aspect.

Il est avide de connaître mon odyssée.

"Laisse-moi boire, je n'en peux plus !" lui murmurai-je, prêt à défaillir. Le bidon à la bouche, j'essaie d'avaler mes premières gouttes d'eau. Je déglutis avec peine et ressens une sensation atroce. J'ai l'impression de boire de l'alcoo1, à 90° tellement ça me brûle tout le long de l'œsophage et dans l'estomac.

La deuxième gorgée passe un peu plus facilement mais brûle toujours. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine que je commence à sentir le bienfait de l'eau. Pourtant, elle est chaude et sent mauvais. Pour étancher ma soif, j'aurais bien avalé tout le bidon. "VEVE" est obligé de m'arrêter pour ne pas que je me détériore l'estomac.

Nous arrivons aux véhicules de la Compagnie de Q. G. où je retrouve avec joie d'autres copains de l'échelon B, comme **PROUST, ROSENWEIG**, etc...

On m'apporte de quoi me laver, me raser pour reprendre visage humain. On nettoie, désinfecte et panse ma hanche, ainsi que mes nombreuses égratignures. Je perçois un slip, un short et une chemise et je me sens revivre.

Mon cauchemar est terminé.

Il ne me reste plus qu'à manger mais, surtout, à dormir pour récupérer, avant de repartir pour d'autres épreuves. Installé dans un camion, j'ai dormi près de 18 heures et ne me suis pas aperçu que La colonne avait repris sa route vers l'est, ni que nous avions subi, pendant ce temps, plusieurs bombardements et mitraillages.

Deux jours après, j'ai eu l'immense joie de retrouver, en bonne forme, mes amis **PIGOIS et FAUVART**. Ils avaient été récupérés dans le désert par une unité anglaise et ont eu des difficultés pour trouver le moyen de nous rejoindre'. Leur bonne étoile avait été à l'unisson de La mienne. Nous avons bien fêté ces retrouvailles.

J'ai participé à bien d'autres combats, pendant cette guerre, mais aucun de même intensité et jamais dans d'aussi dures conditions physiques, matérielles et morales.

Près d'un millier d'officiers, sous-officiers et soldats des Forces Françaises Libres ont payé de leur sang le prix de cette bataille.

Jamais fait d'armes n'a eu plus de répercussion dans le déroulement de la suite des opérations. Le retard, infligé à l'AFRIKA-KORPS, par la résistance héroïque des FRANCAIS LIBRES à BIR HACHEIM, a sauvé Le MOYEN-ORIENT de l'envahisseur nazi, barré la route de la RUSSIE du SUD et permit de renverser définitivement le sens de la victoire, pour la sauvegarde de la Liberté du Monde occidental.

Que ces heures tragiques puissent être le garant d'une éternité de PAIX !